

...
An

107377







00 40

[Verf. nach Barbier:
Gabriel Mailboe (S. 471)]

Universitäts-
und Landesbibliothek
Halle (Saale)
August-Bebel-Str. 13

Ant. Knie

LE
CABRIOLET

AVEC LE
PASSE-TEMPS

DES
MOUSQUETAIRES

Ac 20
0

ER DU



Ms. No. 10



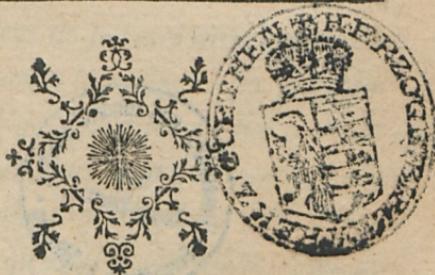
Des Biefr, Louis
Marius, Gabriel

LE
CABRIOLET.

AVEC LE
PASSE-TEMS

DES
MOUSQUETAIRES,
OU
LE TEMS PERDU.

PAR M. D. B * *



A LA HAYE,
1760.

LE
CABRIOLLET.

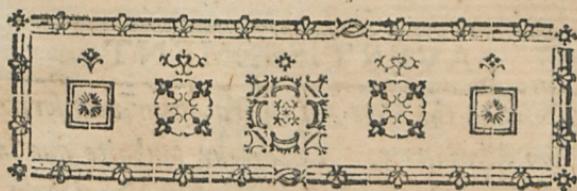
AVEC
PASSE-TEMPS

des
MONTAGNES
LE TITRE
PAR M. D. B. *



L 121





AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage a été réellement dérobé à son Auteur Madame de *** qui n'osoit le confier à la Presse. Effrayée du sort de cette foule de Romans qui nous inondent, & dont à peine on lit les Titres, elle a refusé constamment de se faire imprimer : en vain a-t-on voulu la rassurer sur son style & sur le fond de son histoire, lui a-t-on dit que nos Critiques épargneroient en elle son sexe, ses talens & ses graces ; elle a toujours répliqué qu'elle se connoissoit assez de ridicules, & qu'elle ne vouloit pas y ajouter celui d'ennuyer le Public. On a profité du

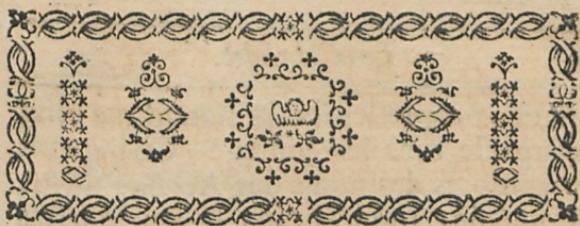
A 2 tems

AVERTISSEMENT.

tems où elle étoit à l'Opéra, pour transcrire son Manuscrit. L'Editeur souhaite que la satisfaction des Lecteurs justifie son larcin, & contribüë à lui en obtenir le pardon.

Au reste, on ne dédie cet Ouvrage à aucune Femme de Nom, qui puisse le faire circuler, & répondre de sa bonté. On ne le portera point aux Toilettes des petites Maîtresses. On ne dira point aux Prudes qu'il est défendu.





LE
CABRIOLET.

UNE femme comme moi ,
étourdie par réflexion , vai-
ne par Nature , méchante
par mode & par désceuvrement , enfin
élevée par la fortune , devroit-elle tour-
ner ses regards sur les premières années
de sa vie , & mesurer les degrés qu'elle
a franchis ! ne devroit-elle pas au con-
traire avoir oublié ce concours de cir-
constances , qui lui ont donné un nou-
vel être , jouir en repos de son état , &
s'applaudir en secret de son mérite ?
Non ; elle auroit une infinité de modè-
les , & sa passion est d'en servir.

Je veux donc , malgré mes réflexions
& l'usage , me retracer mes actions pas-
sées , les détailler , & faire payer à mon

amour-propre les sotises dont il me rend coupable tous les jours. Changeons néanmoins les noms des Acteurs de ma Comédie: mon époux lit quelquefois des Romans, & quoique Parisienne, je suis assez bonne pour m'intéresser à sa tranquillité.

L'un de ces Etres assez ignorés à Paris, & sans doute trop peu estimés, un Négociant fut l'auteur de mes jours. J'avois à peine atteint ma sixième année, lorsqu'il expira dans les bras de son épouse, qui le suivit de près. Fille unique d'un homme qui avoit reçu de ses parens une fortune honnête, & qui l'avoit exposée sur les Mers pour l'augmenter, j'aurois dû m'attendre à un héritage considérable; mais mon pere avoit été honnête-homme & malheureux. Le peu de bien qu'il laissa suffit à peine pour mon éducation.

Madame Daronvile, l'une de mes parentes, auprès de laquelle j'ai passé mes vingt premières années, me fit connoître la fatalité de mon sort, dès l'instant où ma raison se développa. Elle me fit prévoir tous les malheurs dont j'étois menacée, puisque je manquois de ce Métal, qui seul fait les heureux. Vos appas naissans, reprit-elle, pourront néan-

néanmoins corriger la rigueur du destin, si les circonstances, desquelles tout dépend dans le Monde, vous deviennent favorables. Répondez aux soins des Maîtres qui cultivent vos talens, & ne désespérez pas de les voir accueillir par une Nation, qui en connoît si bien le prix. Fidele aux leçons de ma parente, je faisois tous les jours des progrès dans la Musique, la Danse, & le Dessin, seuls Arts qu'on enseigne ordinairement aux Filles, & auxquels on devoit joindre une infinité d'autres connoissances, peut-être moins gracieuses, mais beaucoup plus utiles.

Ce fut dans de semblables occupations, que je parvins à ma douzième année, heureuse époque où je connus le sentiment, ce don de la Nature aussi précieux que la raison, & sans doute plus agréable.

Madame Daronvile avoit eu le soin de me faire connoître déjà la plupart des agrémens de la Vie. J'avois paru à l'Opéra, aux Comédies, au Bal, & j'y avois été remarquée. Je le méritois en effet, & la plupart des Beautés qui étoient alors en régime ne valoient pas plus que moi. Qu'on me passe cet accès d'amour-propre, en faveur des folies

& des ridicules que je promets d'avouer. Je prévins même que je ne dois pas gagner au marché. N'importe : avançons , & rappelons ce premier coup d'œil enchanteur , qui porta dans mes sens le trouble & le plaisir.

J'étois depuis trois heures dans un Bal donné à l'occasion du mariage d'une Princesse qui n'est plus. Harassée par la foule, bien plus que par la Danse, je n'aspirois qu'au moment où je pourrois sortir, quand la vuë d'un jeune homme charmant me fit changer de résolution. Madame Daronville, qui ne me quittoit pas dans des fêtes semblables, fut surprise de mes inconséquences, & j'eus grand soin de lui en laisser ignorer le motif.

Est-ce donc une foiblesse dans une femme de se laisser surprendre par l'attrait d'un homme, si ce n'en est pas une dans un homme de céder aux impressions de notre Sexe ? Non, la loi naturelle doit être égale réciproquement. Cependant une jeune fille rougir de ce qu'un jeune homme publie. Je ne suis pas assez habile pour décider si l'éducation différente des deux Sexes en est la seule cause.

Dorincour (c'est le nom du jeune homme dont les regards retardoient ma sortie)

fortie) après avoir balancé un moment sur le deſſein qu'il avoit formé de me parler, m'aborda poliment, & ſupplia ma compagne, qu'il prenoit pour ma mere, d'accepter ſes ſoins & ſon bras, dans un lieu où la cohuë nous incommodoit depuis longtems. Madame Daronvile avoit vécu, elle devoit à ſon expérience la ſcience des procédés, & ce ton d'aiſance, qui, ſans nuire aux mœurs, ſçait déroger au cérémonial en faveur de la liberté. Elle accepta ſans peine l'offre de Dorincour. Il profita de ſa facilité pour me dire à la dérobee quelques mots, qui en effet n'exprimoient rien, & dont pourtant je ſentis toute la valeur. Combien en pareille circonſtance un mot vaut de diſcours!

Cependant le Soleil vint nous avertir qu'il étoit temps de ſe retirer. Dorincour en parut très-fâché, & il ne l'étoit pas plus que moi. Il demanda inſtamment à Madame Daronvile la permiſſion de nous accompagner. Elle lui fut refusée; mais on lui permit de nous rendre viſite le lendemain. Arrivée chez moi, je me couchai, & je ne dormis pas.

Quel étoit ce je ne ſçai quoi qui m'intéreiſoit en faveur de Dorincour? Par quel charme avoit-il ſçu troubler mon

cœur, & l'affecter? Ces objets m'occupèrent jusqu'à l'heure où Madame Daronville vint me demander, si j'avois bien dormi. Je ne sçai par quelle fatalité le mensonge fut toujours le plus naturel des sentimens : quoique agitée & abattue, je dis à ma parente qu'un sommeil long & tranquille m'avoit remise des fatigues du Bal. J'en suis charmée, reprit-elle avec affection, & je viens, ma chere Nina, c'étoit mon nom, pour avoir avec vous un entretien sérieux sur les suites qu'il peut entraîner. J'ai été plus attentive que vous ne pensez à l'impression que vous avez faite sur l'esprit du jeune homme qui nous y parla, & à celle qu'il a fait lui-même sur vous. Ne m'interrompez pas, ma chère fille, & écoutez attentivement les instructions d'une femme qui vous aime, & que son expérience a renduë capable de vous éclairer.

Vous voilà parvenuë à l'âge des passions, à ce temps heureux où le cœur se développe, & donne, pour ainsi dire, les premières preuves de son existence. Entraînée jusqu'aujourd'hui par les amusemens frivoles de l'enfance, & par le soin de votre parure, vous n'avez aspiré qu'au plaisir froid de vous mon-

trer

trer dans les Cercles, les Promenades, & les Spectacles, & au bonheur de vous y trouver distinguée, sans objet, & sans prétentions. Nina, le Monde va changer de face à vos yeux. Vous allez trouver un adorateur dans chaque homme en particulier, & dans chaque femme une Rivale. La moindre de vos actions aura désormais un but, & va tirer à conséquence.

Les hommes qui vous louoient seulement par usage, ou, si vous voulez, pour faire honneur à leur discernement, ne vous accorderont plus que des louanges intéressées. Elles deviendront pour vous des appas, où votre cœur se prendra, sans s'en apercevoir, & qui vous rendront malheureuse, si l'objet auquel vous vous attacherez n'est réellement estimable.

Les femmes encourageoient vos talents, & louoient votre esprit & vos graces. Ne vous attendez plus de leur part à ces procédés flatteurs, à ces distinctions, qui feroient leur satire en faisant votre éloge. Les cœurs des hommes sont un domaine auquel vous n'avez point prétendu jusqu'ici; mais dès l'instant où vous avez l'usage du vôtre, vous devenez Partie intéressée dans les conquê-

quêtes des femmes, & par-là naturellement ennemie de toutes celles qui vous environnent.

Cette espèce de persécution est trop commune, pour devoir vous inquiéter. Elle pourra même servir à votre triomphe, & vous attirer l'attention des hommes qui savent qu'elle est très-souvent l'appanage du mérite. Aussi est-elle moins à craindre que les flatteries d'un Sexe qui va travailler à vous séduire, & qui se servira contre vous des droits de la Nature & des attraits du Plaisir.

Mais, ma chère Nina, j'aurai soin de vous fournir des armes contre ces ennemis charmans en vous les faisant connoître. Je ne dois plus vous laisser ignorer comme se forment à Paris la plupart de ces engagemens qui usurpent le nom d'amour, & qui en effet n'en ont que les inconvéniens & les malheurs.

Autrefois, s'il faut en croire des histoires, qui sans doute ne sont que des Romans, un jeune homme frappé à la vuë d'une jeune femme soupiroit, & languissoit longtemps avant d'oser lui faire l'aveu de sa passion. Parvenoit-il à la lui déclarer, on le traitoit de téméraire, & on le punissoit par un exil de trois mois d'une action naturelle, proscrite
par

par l'usage. Il obtenoit enfin son pardon. Mais il ne devoit point s'attendre à voir de longtems ses feux récompensés. Souvent après plusieurs années de soins & de peine, il parvenoit à sçavoir qu'on ne l'aimeroit jamais. D'autres fois on combloit ses vœux après dix ans d'esclavage: il juroit alors d'être fidèle, & en effet ne goutoit jamais le plaisir de manquer de parole.

Les mœurs ont bien changé de face. A peine trouve-t-on aujourd'hui dans quelque hameau les traces des amours que je viens de vous dépeindre. Au lieu de soupirs & de sentimens, l'amour n'a plus que des desirs & des sensations.

Vous vous troublez à cette peinture affreuse, mais véritable. Votre esprit révolté attribué sans doute aux hommes un changement si funeste. Vous vous trompez, ma chère Nina; c'est à notre Sexe que nous devons imputer tout le mal. Objets des vœux des hommes, dépositaires de leur souverain bien, c'étoit à nous de maintenir nos droits: mais entraînées par un penchant flatteur, ou quelquefois par des motifs moins honorables, nous avons écarté nous-mêmes les obstacles qui s'opposoient au bonheur des Amans. Nous les avons attendus,
quand

quand nous aurions dû les fuir. Que dis-je ? Nous avons fait vers eux plus de pas qu'ils n'en ont fait vers nous ; & nous sommes devenuës les Esclaves de ceux dont nous étions les Souveraines.

Vous me direz peut-être qu'une femme raisonnable doit abjurer la commune erreur, & protestant contre l'usage, devenir un modèle d'honneur & de vertu. Nina, une semblable femme, ne paroîtroit que singulière & ridicule. Elle se verroit abandonnée de son Sexe, pour lequel sa conduite deviendroit un outrage, & même des hommes qui trouveroient ailleurs sans peine ce qu'elle voudroit faire acheter au prix des soins & des tourmens.

Les Amans ne sont plus timides ni circonspects. Une femme est à leurs yeux une espèce de bijou, qu'il faut avoir, s'il est de mode, mais dont il faudra se défaire bientôt, parce que la mode varie, & qu'une constance de trop longue durée pourroit faire tort à la société, en nuisant à la circulation des sentimens.

Tel est surtout le système des jeunes gens de l'espèce de Dorincour. Je le crois militaire, c'est-à-dire séduisant, léger & perfide. Vous devez penser

com-

combien il est essentiel pour vous de vous garantir de ses pièges.

Madame Daronvile avoit à peine achevé de parler, qu'on m'annonça ce même homme, contre qui elle venoit de me prévenir. Mais que je le trouvai différent du portrait qu'on m'avoit fait de ses semblables! il nous aborda d'un air réservé, qui contraſtoit avec son état, & qui me fit bien préſumer de son caractère.

J'ai profité avec transport, nous dit-il, de la permission que vous m'avez accordée: & quoique jeune homme & Mousquetaire, je vous promets de n'en point abuser. Ce début me plut beaucoup, & ne déplut pas à Madame Daronvile. Elle n'osa pourtant pas le témoigner à Dorincour, ſachant combien un homme de son état met à profit les moindres avantages. Elle ſe rejeta au contraire ſur le danger auquel s'expoſeroit une fille qui verroit trop ſouvent de jeunes Militaires.

Pourquoi ma mémoire ne me fournit-elle point ici toutes les expreſſions qu'il employa pour combattre cette opinion! à leur place j'en ſubſtituerai le ſens. L'Officier, & ſur-tout le Mousquetaire, n'est plus aujourd'hui tel qu'il étoit autrefois, étourdi, inconfidéré, ignorant, brus-

brusque, & par conséquent impoli. En changeant l'éducation de la Noblesse, on a changé ses mœurs, ses sentimens, & ses préjugés. L'on a fait d'un jeune Militaire un homme aimable, instruit de ses devoirs, & des bienféances, sçavant sans pédanterie, bel-esprit sans vanité, courageux sans rudesse, vif sans étourderie, galant sans indiscretion. Il est l'ami de tous les époux, pour devenir celui des femmes. Conseillant les Auteurs, les Magistrats, les Coquettes, il sçait donner à propos un coup d'épée, tourner agréablement un pompon, placer une mouche, couper le rouge, écrire une lettre avec élégance, un billet avec tendresse, & des vers avec esprit.

Je ne sçaurois exprimer quelle fut ma satisfaction à de pareils propos. Ils justifioient mon goût pour Dorincour, & dissipoient l'effroi que m'avoit inspiré le discours de Madame Daronville. Elle combattit néanmoins son sentiment, & lui fit avouer que son système étoit sujet à de grandes exceptions. Il le quitta bientôt, & tourna finement la conversation sur mes affaires & mes amusemens. Il me reprocha vivement de ne m'être pas encore montrée au Cours en équipage. C'étoit alors la Promenade à la mode.

mode. On étaloit dans ce lieu noble & charmant, en vuë de la Seine & des Invalides, ces voitures brillantes qu'à présent on traîne dans la bouë des Boulevards, pour y voir quelques murailles récrépies, Polichinelle, & des Egoûts.

Dorincour n'ignoroit pas que très-souvent les visites longues sont incommodes: il sortit comme un éclair, sans nous demander la permission de revenir, persuadé qu'un homme est assez heureux quand les femmes ne lui disent ni oui, ni non. Ses regards m'instruisirent seuls de ses sentimens, & je lui sçus gré de n'avoir employé que leur langage.

Dès qu'il nous eut quittées, Madame Daronvile reprit la parole. Je craignis avec raison qu'elle ne retombât sur des Moralités. Elle me rassura, & me pria d'écouter encore avec attention quelques avis, qu'elle devoit me donner indispensablement. Dorincour, continua-t-elle, a trouvé extraordinaire qu'on ne vous ait pas encore vuë au Cours en équipage: j'espere que dès demain il n'aura plus à vous faire un semblable reproche. J'aurois un équipage! m'écriai-je vivement. Oui, reprit Madame Daronvile, vous en avez un depuis longtems, ma chere Nina, & il est juste qu'enfin il vous de-

B

vienne

vienne utile. Je vais vous révéler un secret que je vous ai caché jusqu'à présent, pour exécuter les ordres de votre mere. Le plus rare des effets que vous aient laissé vos parens est un petit Cabriolet, bien suspendu d'un contour flateur, & d'une couleur vive & brillante. Je n'ai pas dû vous en permettre l'usage jusqu'à ce jour: par défaut d'expérience vous l'eussiez peut-être confié à quelque Cocher maladroit qui vous eût versée & qui l'auroit fracassé.

Vous en jouirez donc doresnavant, continua-t-elle, au gré de vos souhaits. Mais apprenez ce que je tiens de votre pere au sujet de ce galant équipage. Il en fut l'ouvrier lui-même, quoiqu'il n'eût jamais appris l'art d'en fabriquer. Enchanté d'avoir produit un tel ouvrage, il le fit porter à la fameuse Devineresse chez qui les Parisiens accourent en foule pour apprendre leur sort. A peine l'eut-elle considéré, qu'elle s'écria sur les aventures qu'il devoit causer. Elle prédit, entr'autres choses qu'il exciteroit les desirs de tous ceux qui le verroient; & qu'il faudroit le garder avec soin, si on ne vouloit le voir périr sous le poids de ceux qui aspireroient à s'y faire traîner.

Votre

Votre pere mourut peu de jours après cette époque, & fut bientôt suivi de votre mere. Les fâcheuses prédictions faites sur votre Cabriolet les engagerent à me le recommander vivement. Je leur ai promis de ne vous le confier qu'à l'âge où vous êtes parvenuë, de vous instruire alors des malheurs dont il est menacé, & de veiller moi-même à sa conservation.

Je voulus qu'on me montrât au plutôt mon Cabriolet. Ma parente combla mes souhaits: mais je fus bien surprise de ne pas trouver qu'il répondît à l'idée brillante que je m'en étois formée sur ses paroles. Ce n'est que cela? lui dis-je avec dédain; en vérité, Madame, vous pouviez épargner vos éloges en faveur d'une chose qui ne me paroît point du tout extraordinaire. La vuë de cet objet me punit bien de la vanité que m'avoit donnée sa peinture. Ne méprisez point tant votre Cabriolet, reprit Madame Daronville; ce n'est pas aux personnes qui les possèdent que ces sortes d'équipages paroissent précieux; c'est à ceux qui les desifrent.

Il étoit de mon intérêt de la croire: je ne repliquai pas, & je me préparai le soir même à promener au Cours mon pe-

tit Cabriolet. Je ne dirai point combien j'eus soin de ma parure ce jour-là: ce font de ces choses sur lesquelles on doit s'en rapporter à l'amour-propre d'une jeune fille, & au desir qu'elle a en pareille occasion de plaire aux hommes, & de déplaire aux femmes.

Je parus enfin dans cette Promenade agréable, accompagnée de Madame Daronville; & je vis accomplir, le même soir, une partie des prédictions faites sur mon équipage. Il m'attira les hommages de presque tous les hommes. Ma compagne m'en fit appercevoir: elle étoit connoisseuse en regards. Elle poussa plus loin la complaisance: je veux vous faire, me dit-elle, les portraits des femmes les plus brillantes que vous voyez, & que vous ne connoissez point. On doit, quand on vient à cette Promenade, ne pas ignorer leurs qualités & leurs aventures, & même les nommer tout haut dès qu'on les apperçoit: c'est l'étiquette.

Dans cet équipage, est la jeune & triste Daliméne, qui bonnement se désespère de l'infidélité de son Amant, sans songer à s'en faire consoler. Elle servoit de voile à l'amour d'Alcandre pour Delphire. Il n'a pourtant pas pû s'empêcher de l'aimer. Delphire qui s'en est
dou-

doutée a rompu leur intelligence, & a levé le voile qui cachoit son penchant, malgré les raisons qu'elle a pour le tenir secret. Elle se croit assez justifiée par la Nature & par l'usage.

Vous voyez dans ce vis-à-vis la nonchalante Zircile, que le Jeu, les Spectacles, le Bal, & trois Amans ne peuvent guérir de sa mélancolie. Elle s'est re-jetée sur les beaux Arts auxquels elle accorde une protection, qu'ils ne lui demandoient pas. Elle a pris Circour, mais elle éprouve en gémissant qu'il n'a que de l'esprit.

Cenire, qui brilleroit dans cet équipage, s'il étoit moins éclatant, est une de ces Etrangères venuës en France avec un penchant pour nos mœurs si décidé, qu'on la croiroit née à Paris. Elle est même parvenuë à donner le ton aux femmes qui la voyent, la détestent & l'admirent. Coquette, inconséquente, étourdie trois fois plus qu'une Françoisë, elle a trouvé dans son chemin un homme marié, jeune & Petit-Maitre. Ces deux Originaux rares, qui rassembloient en eux tant de ridicules, en ont sans doute rougi réciproquement: dès qu'ils se sont aimés, ils ont fait succéder les égards à l'indécence, l'affabilité à l'impertinence,

& le bon sens au faux esprit. En un mot le vice les a rendus sages.

Dans cette Désobligeante vous voyez Sinoë. Ses traits sont encore plus usés que son cœur. Après avoir constaté en Province, aux dépens de son époux, ses dispositions à la coquetterie, elle est venue les épuiser à Versailles. Il n'est point d'homme à la Cour qui ne pût en rendre témoignage. Elle ne trouve plus qu'à la Ville des gens qui les ignorent; & il ne tiendra pas à elle que toute la France n'en soit bientôt instruite.

Madame Daronville continua ses panegyriques. Je l'interrompis bientôt pour lui faire remarquer Dorincour. Qu'un homme tient de place dans une promenade aux yeux d'une femme qui l'aime! dans la foule qui nous environnoit je ne vis plus que lui. Ma Compagne s'en aperçut, & me renouvela des leçons qui m'ennuyèrent beaucoup, parce qu'elles me devenoient nécessaires. Nous nous en retournâmes, & je quitterai à regret un lieu où je laissois mon Amant.

Je n'eus pas à soupirer longtems de son absence. Il vint me voir le lendemain, & me trouva seule. Je fus embarrassée de sa présence, & peu s'en fallut que je ne sonnasse à sa vuë. Je me remis

remis pourtant & je tâchai de lui dérober mon trouble. Il l'apperçut néanmoins, à ce qu'il m'a dit depuis, mais il se prêta aux soins que je me donnois pour le cacher. Il étoit persuadé que l'amour justifieroit dans mon esprit son défaut de lumières, & le dédommageroit un jour de sa complaisance. Pour mieux délivrer mon cœur de ses craintes & me dérober ses prétentions, il débuta par des propos vagues & spirituels, qui ne parurent jamais d'un cœur sensible & touché à la vuë de l'objet qui l'intéresse. J'en aurois même été allarmée, si ses regards n'eussent démenti la froideur de ses discours, & ne m'eussent exprimé dans leur langage la contrainte où se trouvoit son ame.

Mon Cabriolet devint bientôt l'objet de notre conversation, & Dorincour me confirma les conjectures flatteuses de Madame Daronville. On ne s'étoit entretenu au Cours que de mon équipage. On l'avoit loué comme une chose précieuse encore plus par sa valeur que par l'attrait de sa nouveauté. On s'étoit informé de ma demeure, de ma naissance & de mes mœurs. Enfin plusieurs Financiers s'étoient proposés d'acquérir mes bonnes grâces & une place dans mon petit char.

Ce dernier trait me révolta. Je dis à Dorincour que mon Cabriolet n'étoit à vendre ni à louer; & que si je le prêtois un jour à quelqu'un, je sentoie que ce ne seroit point à un Financier. Cette espérance m'enchanté, s'écria Dorincour avec vivacité; elle confirme mon esprit dans l'idée qu'il s'étoit formée de votre façon de penser. J'avois imaginé, belle Nina, que l'amour seul pourroit rendre un homme digne de votre Cabriolet; fondé sur des motifs semblables, j'ai osé concevoir des espérances flatteuses. . . . Un Laquais vint l'interrompre à ces mots, & me délivra de l'embaras que j'aurois eu à y répondre. On m'apporta plusieurs billets que je décachetai avec autant de surprise que de curiosité. Je croi devoir les rapporter ici tout entiers.

PREMIER BILLET.

Les Fermes me valent cinquante mille écus de vente, Mademoiselle. J'ai vû votre Cabriolet. Je desire d'y obtenir une place. Faites-moi dire, s'il vous plaît, si le quart de moi bien auroit le don de vous tenter.

RONDIN.

DEU.

DEUXIEME BILLET.

C'est un Gascon, Mademoiselle, qui a l'honneur de vous écrire, après avoir eu le malheur de vous voir. Je vous adore & je donnerois tout mon bien pour jouir un quart-d'heure de votre conversation. Je hazarde peu de chose à la vérité: mais je suis riche en espoir. Mon petit emploi peut devenir grand par le tour du bâton; & je sçaurai profiter de mes avantages, car j'ai un oncle Sous-Traitant, deux freres Procureurs, & trois cousins Greffiers. Si vous vouliez m'épouser, Mademoiselle, je mourrois de plaisir.

DEPONCHAVRAS.

TROISIEME BILLET.

Je suis homme de nom, Mademoiselle, capable de vous former, de vous produire, & de vous mettre en réputation. J'ai trente ans, de l'esprit, une femme laide, & trois équipages. Je suis fou du vôtre. Voudriez-vous entreprendre de me guérir? ne m'écrivez point. Réfléchissez à ma proposition & vous me répondrez demain aux Thuilleries, de vive voix. Vous me reconnoîtrez à mon habit couleur de feu brodé d'argent, & encore mieux à mes regards.

B 5

QUA-

QUATRIEME BILLET.

Votre Cabriolet m'a charmé, Mademoiselle, mais beaucoup moins que vos attraits. D'ailleurs on m'a instruit de votre caractère & de vos talens. Je ne puis refuser mon hommage à tant de qualités réunies, & je serai trop heureux, si vous voulez bien l'accepter. Je ne manque point de richesses. J'ai très-souvent chez moi Concert, Comédie & Cercle de Beaux - Esprits. Je vous invite à venir y briller, & à m'y faire des Rivaux. Après vous avoir ainsi prévenuë, je vous dirai que je suis Financier. Vous n'en serez point étonnée : vous sçavez qu'à présent nous réunissons l'agréable & l'utile. Nous avons de l'or & de l'esprit, & nous faisons de la même main de bonnes lettres de change, & de bons vers.

OLIMPIDORE.

Je fis lire à Dorincour ces Billers, sans trop songer, si cela étoit convenable. L'amour a-t-il jamais consulté la raison, & n'a-t-il pas toujours eu le privilège des confidences! Mon Amant parut très-alarmé des propositions que m'attiroit mon Cabriolet. J'allois le rassurer sur ses craintes, quand Madame Daronville vint nous interrompre. Je voulus lui re-

mer-

mettre les Billets: la présence de Dorincour m'embarraſſoit. Il le comprit, baiſa ma main, ſoupira, & ſortit.

Madame Daronville ſourit à la lecture des déclarations de mes ſoupirans, & me demanda mon avis ſur leur compte. Je lui diſ naïvement qu'Olimpidore me paroiſſoit un homme à ménager, & à voir, le Gaſcon un Original aux dépens de qui on ſ'amuſeroit, l'Anonyme un Fat à éviter, & Rondin un impertinent groſſier à jeter par les fenêtres. Ma parente applaudit à ma façon de penſer, & me dit qu'il manquoit encore une choſe à mon plan, pour le rendre parfait; c'étoit de rompre avec Dorincour. Sa reſtriction fut mal reçue: je répondis vaguement que je réfléchirois ſur ce point; mais qu'il me falloit du temps pour me déterminer. En attendant, lui diſ-je, nous irons ce ſoir aux François; demain nous ſuivrons les Thuilleries, puis que l'homme de Nom doit ſ'y trouver, & nous irons paſſer l'après-dînée chez Olimpidore.

Nous nous plaçâmes à la Comédie dans l'un des balcons du côté de la Reine, & je m'attendis à diſtinguer bientôt par ſa contenance quelqu'un de mes amans déclarés. A peine la Comédie eut-elle commencé, que je crus en re-

con-

connoître un dans un jeune homme bien tourné & assez bien mis, qui me salua d'une coulisse, fourit, & me fit des mines. Je ne me trompois pas, c'étoit mon Gascon. Il vint bientôt lui-même me l'assurer dans ma loge, avec une hardiesse qu'il me pria de lui pardonner, parce que, me dit-il, son excuse étoit dans mes yeux, dans son cœur, & dans ceux de toute la Terre.

Cette saillie ne me déplut pas. Elle fut suivie de quelques autres, qui m'intéressèrent en sa faveur. Je le lui laissai entrevoir & il en profita. Je ne pus lui refuser la permission de me reconduire, & il se donna lui-même celle de souper avec nous. Je vous quitterai bientôt, Mesdames, nous dit-il ensuite, à une condition, c'est qu'il me sera loisible de revenir, sans quoi je demeure éternellement. Il n'y avoit point à balancer sur le choix: la capitulation fut arrêtée, & nous fumes délivrées de M. Déponchavras.

J'allai le lendemain chez Olimpimore avec ma compagne, comme je me l'étois proposé. Je fus accueillie par une compagnie nombreuse, & surtout par celui qui l'avoit rassemblée. Il y avoit Concert ce jour-là. On me pria d'y faire enten-

ten-

tendre ma voix. Je fis quelques façons, comme c'est d'usage, & je chantai. Les applaudissemens extraordinaires qu'on me donna m'auroient gâtée, si j'eusse été moins certaine de la foiblesse de ma voix. Il est vrai que j'avois de l'art & du goût. Si cet aveu me fait soupçonner de présumption, je m'en prendrai à ceux qui m'applaudirent.

Après le Concert, on soupa tristement, & on joua beaucoup après souper. Olimpidore ne fut d'aucune des parties qui se formerent. Il vint bientôt près de moi m'apprendre que j'en étois la cause, & il me fit à l'oreille des propositions flatteuses, que j'aurois pourtant trouvé déplacées, s'il ne les avoit faites avec esprit. J'en fus étonnée: les dehors d'Olimpidore m'avoient annoncé un homme épais, & pourvû tout au plus d'un peu de sens commun.

Je répondis à ma nouvelle conquête en fille jeune & innocente: je demandai du temps pour me résoudre. Je sortis, & je fis part à Madame Daronville de notre conversation secrète. Elle me donna sur la conduite que je devois tenir des conseils un peu moins austères que ses précédens. Il semble que ces Financiers
ayent

ayent un talisman pour changer les principes des Ames.

Dorincour vint me voir deux jours après, tremblant sur les démarches que je pouvois avoir faites en faveur de ses Rivaux. Ma parente étoit occupée à jouer une Comète avec une nouvelle amie, & un ancien ami: je lui dis à la dérobée tout ce qui en étoit arrivé. Il en parut satisfait, & me fit tout bas l'aveu de la passion la plus vive & la plus pure. En pareille circonstance, on ne sçauroit gronder un Amant, sans se faire entendre des témoins indiscrets: par nécessité, je pris le parti du silence. J'eus le plaisir de me rendre, & l'honneur de m'être défenduë, sans en avoir eu le désagrément.

La Comète finie, Madame Daronville me dit que son amie venoit de l'engager à passer quelques jours à sa campagne. Je fus étonnée d'apprendre que je ne ferois point de la partie. Il s'agissoit de faire un mariage, & on ne vouloit pas, disoit-on, y mener une jeune fille, dont la beauté feroit peut-être un volage, de l'homme qu'on vouloit fixer par le Sacrement. L'exécution suivit de près le projet: on partit: Dorincour sortit en même

me

me tems, en me faisant des signes, que je ne pus comprendre.

Livrée à moi-même, je me proposai de ne recevoir personne chez moi, tant que dureroit l'absence de ma parente, & je donnai à mes domestiques des ordres en conséquence. Il faisoit ce jour-là une chaleur excessive. Je résolus de me coucher plus tard que de coutume, & d'employer le tems que je prenois sur mon sommeil, à contempler mon Cabriolet. Hélas! Aurois-je dû m'attendre à ce qui m'arriva? je trouvai mon petit équipage dans un état affreux. A peine appercevoit-on sa couleur fraîche & brillante à travers du vernis que la chaleur avoit fondu. Désolée de cet accident fatal, je ne sçus quel remede je devois y apporter. Après avoir flotté longtems dans une incertitude cruelle, je pensai que la fraîcheur de la nuit répareroit peut-être tout le mal; & je me couchai avec cette espérance: mais quel fut mon chagrin, quand à mon réveil je trouvai mon Cabriolet plus endommagé qu'il ne l'étoit la veille! Je fus prête à me livrer au désespoir. Eh, quoi! m'écriai-je avec douleur, mon joli petit Equipage, auquel je dois bien plus d'hommages qu'à mes attraits, mon Cabriolet admiré & désiré de tout Paris, ne
fera

fera donc plus qu'un objet inutile & méprisable! Mon pere ne l'aura fait si charmant, que pour m'affliger plus vivement aujourd'hui! C'en est fait, je ne veux point survivre à sa beauté, puisque d'ailleurs je vois que mon chagrin influë sur la mienne. Je m'apperçus en effet que mon visage avoit perdu ces couleurs vives & naturelles, que les hommes préfèrent toujours à celles de l'Art. J'allois m'abandonner à un parti extrême: je songeois à sortir du Monde, où mon Cabriolet ne pourroit plus me faire honneur: la réflexion m'arrêta. Je résolus de suspendre l'effet de mes desseins jusqu'à l'arrivée de Madame Daronville. En attendant, je confirmai les ordres que j'avois donnés pour n'être vuë de personne.

Je passai trois jours dans un état que je ne puis exprimer, ayant toujours devant les yeux mon Cabriolet, & songeant au parti funeste qui me restoit à prendre. Mes Domestiques allarmés de mon chagrin, crurent qu'il provenoit de l'absence de Dorincour. Dans cette idée ils me dirent qu'il s'étoit présenté plusieurs fois à ma porte, & qu'il devoit y revenir incessamment. Je repliquai vivement qu'on se gardât bien de le laisser entrer. A peine eus-je proféré ces mots, que je le vis ouvrir

ouvrir lui-même la porte de mon appartement. On m'a découvert, Nina, me dit-il en baissant ma main, combien vous êtes affligée. On ne m'a point caché que vous vouliez être seule; mais emporté par ma passion, j'ai franchi tous les obstacles pour vous voir. Si vous désapprouvez ma hardiesse, je veux bien que vous m'en punissiez: permettez-moi auparavant de vous en consoler & de vous secourir.

Je fis sortir mes gens avant de lui répondre. Après avoir blâmé son imprudence, je lui avouai qu'inutilement travailleroit-il à me consoler, & que je croyois mon mal sans remède. Je lui défendis surtout de me faire aucune question sur la cause de ma peine, & je lui jurai qu'il ne la connoîtroit jamais. Pourquoi ne pas nous donner une loi sur les sermens que fait faire l'amour? on éviteroit bien des parjures.

Dorincour pénétré de mon tourment, & encore plus de voir que je lui en cachois la source, me dit tout ce que peut dire un Amant au désespoir. Mais j'étois inébranlable. Je le priai même de me quitter, pour me laisser seule à mes ennuis. C'en est trop, s'écria-t-il avec transport, c'est trop, cruelle Nina, tourner

C

contre

contre moi mes propres armes; sachez que c'est votre Amant qui a engagé l'amie de Madame Daronvile à l'emmener pour quelques jours à la campagne. J'ai cru que je pourrois profiter de son absence pour vous voir plus souvent & vous arracher un aveu que je crois mériter par mon amour. Pourquoi faut-il que cette absence même me banisse au contraire d'auprès de vous, & vous livre à des chagrins dont la cause m'est inconnue! Je lui reprochai la hardiesse de ce procédé. Je lui fis sentir les conséquences que pourroit entraîner une trahison de l'amie de ma parente. Il reconnut sa faute, se déclara coupable, & fut bientôt pardonné, à condition néanmoins qu'il me quitteroit sur l'heure, & ne reviendroit chez moi, qu'après l'arrivée de Madame Daronvile. Il obéit moins vite que je ne paroissais le desirer, mais bien plus promptement que je ne le desirois en effet.

Je me levai plusieurs fois dans la nuit suivante pour considérer mon Equipage. Hélas! je le trouvai toujours dans le même état.

Madame Daronvile arriva enfin, sans avoir fait de mariage & bien étonnée de me trouver gémissante sur le sort de mon
Ca-

Cabriolet. Je me hâtai de lui montrer le dommage que je croyois irréparable. Ce n'est que cela? s'écria-t-elle, comme je m'étois écriée moi-même à la vuë de l'Equipage: Eh! ma chère enfant, cesses de pleurer, & d'être chagrine; le mal n'est pas bien grand, & les choses reviendront ce soir même dans leur premier état. Je sautai au cou de ma parente en jettant un cri de joye. Le temps, reprit-elle, produit quelquefois de pareils accidens; mais c'est toujours sans conséquence. J'éprouvai bientôt la vérité de ses paroles: dans moins de deux heures, mon Cabriolet reprit à mes yeux son brillant coloris.

Pour bien sentir la joye, il faut qu'elle ait été précédée du chagrin. C'est ce contraste qui manque au bonheur des gens trop riches & qui vange les malheureux. Mon plaisir fut si grand à la vuë de mon Equipage rétabli, qu'il rendit en peu tems à mes traits leur fraîcheur accoutumée. Je m'en félicitai tout bas; & mon second sentiment fut le désir d'être vuë de Dorincour.

Il ne se fit pas attendre longtems & il fut enchanté de ne trouver plus sur mon visage aucune trace de douleur. Madame Daronvile qui étoit alors dans mon ap-

partement nous gêna beaucoup, quoique nous n'eussions à nous dire rien de nouveau. La conversation alloit devenir insipide: Déponchavras arriva à propos pour la réveiller.

Pardi, Mesdames, nous dit-il en entrant, j'ai cru que quelque génie amoureux vous avoit rendu invisibles. Il y a trois siècles que je cherche à vous voir, sans avoir pu vous rencontrer chez vous ni aux Spectacles. Pour m'en vanger, vous me permettrez, s'il vous plaît, de ne pas sortir d'ici de longtems. Je m'engage de mon côté à vous amuser. Tout Paris ensemble auroit tort de l'entreprendre; mais vous sçavez que je suis de Bordeaux.

Je répondis à Déponchavras qu'il commençoit à tenir sa promesse. Cet aveu m'enchanté, reprit-il vivement, & baissant ma main, je suis content de vous; les gens de mon pays entendent à demi mot. Je fus allarmée des conséquences qu'il pouvoit tirer de mes paroles, & je me promis d'être plus circonspecte à son égard, surtout devant Dorincour, qui me paroissoit piqué de ses gasconades. Il continua de parler, & nous eut bientôt informés de tout ce qui s'étoit passé à Paris depuis dix jours, ayant toujours le
soin

soin de mêler à son discours des Epigrammes contre ses connoissances, & des Madrigaux en sa faveur.

Je m'apperçois, nous dit-il ensuite, que la conversation baisse. Eh bien! Mesdames, il faut avoir recours au remede; il faut jouer. Madame Daronville peut faire une partie de Picquet avec Monsieur. Dorincour refusa poliment la proposition. & voulut engager le Gascon à jouer lui-même. Ils avoient tous les deux même but: la partie ne se fit point. Mon pis-aller est de parler, reprit Déponchavras; vous voyez que je ne suis pas à plaindre.

Dès ce moment la conversation devint plus animée. Dorincour entreprit de railler le Gascon, qui se défendit très-bien. Je craignis d'abord que leur aigreur mutuelle n'eût des suites fâcheuses: mais ils avoient tous les deux de l'esprit & de la politesse, deux qualités qui empêchent bien des querelles, & qui sont surtout l'appanage du François. Déponchavras, soit politique, soit usage, fit enfin tomber le propos sur sa valeur. Il nous dit à ce sujet des choses très-plaisantes. Dorincour le railla moins vivement sur cette matière délicate. Déponchavras s'en aperçut & mit à profit ses avantages. Je

C 3

me

me bars, dit-il, au besoin, comme un autre prend une tasse de Chocolat; & presque tous les matins, je jouë mon déjeûné au premier sang. Alors, je n'ai qu'un inconvénient à craindre, c'est de mettre mon Créancier en état de ne pouvoir me payer: mais je m'en console, puisqu'enfin ce n'est pas sa faute.

Madame Daronville fit cesser ses plaifanteries, en m'annonçant que je devois me préparer à partir. Dorincour & Déponchavras nous quitterent. C'est à la campagne d'Olimpidore que je vais vous mener, me dit-elle, après m'avoir chargée de tous mes atours. On y jouë une Comédie & un petit Opéra. J'en suis instruite par un Billet d'Olimpidore lui-même qui vient de m'être remis. Nous reviendrons pourtant ce soir: les Maisons de Campagne de la plûpart de nos Financiers ont par leur structure & leur proximité tous les agrémens de celles de la Ville, sans en avoir les incommodités.

Je vis le Spectacle d'Olimpidore avec d'autant plus de plaisir qu'on chanta un Vaudeville qui me louoit indirectement. Je fis sentir au galant Financier combien j'étois satisfaite de cet hommage singulier & flatteur. Il profita de mes dispositions

fitions pour m'attendrir, & me séduire. Je connus ses pièges, sans les éviter.

A mon retour chez moi on me remit de sa part un présent magnifique en Pierrieres. J'allois le renvoyer: Madame Daronvile m'assura que je manquerois à la politesse & à l'usage, & je ne voulus pas qu'on pût m'accuser d'être impolie.

Dorincour en fut bientôt informé. Il vint m'en féliciter, & se plaindre. Je le trouvai si chagrin, que je crus devoir le consoler par des promesses flatteuses. Peu de jours après, je reçus un nouveau présent, & il fallut accorder un nouveau dédommagement à Dorincour. Ainsi les bienfaits de son Rival tournoient à son avantage.

Je revins chez Olimpidore, & je fus obligée de lui exprimer ma reconnoissance. On en demanda des preuves: j'exigeai qu'on s'en tint à mes paroles. Un nouveau bien-fait du Financier acheva le bonheur de Dorincour, & me contraignit à lui faire l'aveu d'un amour réciproque. Il pouvoit douter de la sincérité de mes sentimens: je n'épargnai rien pour l'en convaincre. Je lui prêtai même, à l'insçu de Madame Daronvile, mon joli Cabriolet.

Le lendemain de ce jour remarquable, ma parente me lut un billet qu'elle venoit de recevoir d'Olimpidore. Ce galant Financier, outre sa maison de campagne, en avoit une petite au-delà de Berci, à laquelle il avoit donné le nom de Cynthère à cause de sa situation agréable, & plusieurs berceaux de myrthe qu'il y conservoit avec soin. Il prioit Madame Daronvile de m'engager à lui prêter mon Equipage, pour s'y transporter. Après quelques défenses réitérées, je fus contrainte à me rendre, & il fit enfin dans mon Cabriolet le Voyage de Cynthère.

Je ne sçais par quel moyen ma parente apprit que je l'avois déjà prêté à Dorincour. Elle me fit à ce sujet de vives réprimandes. Vous perdriez pour toujours, me dit-elle avec colere, l'estime & l'amour d'Olimpidore, s'il apprenoit qu'un autre que lui dût jouir un instant de votre Equipage. Je promis de le refuser désormais à mon Amant, mais en effet je desirois qu'il me le demandât encore, pour avoir le plaisir de le lui sacrifier.

Dorincour ne tarda pas longtems à me satisfaire, & je comblai ses desirs. Il apprit de moi la promesse que j'avois faite à Madame Daronvile, & nous convîn-

mes

mes ensemble que pour éviter les reproches & les inconvéniens, il ne jouiroit de mon Cabriolet que la nuit.

Cet heureux arrangement me fit passer quelques années dans la joye & dans les plaisirs. Pendant le jour, je faisois le voyage de Cythère avec Olimpidore qui me combloit de richesses, & pendant la nuit, je livrois mon Cabriolet à mon Amant.

Les visites du Gascon me dérangoient à la vérité quelquefois; mais d'autres fois aussi, il me servoit à réveiller par la jalousie la passion de Dorincour. Il étoit gai & plaisant: je ne pus jamais me résoudre à le bannir de chez moi. Je crois même qu'il seroit enfin parvenu à se faire aimer, si un emploi considérable qu'on lui donna en Province ne l'eût fait disparaître à mes yeux.

L'amour ne remplissoit pas tous mes momens: je chantois dans des Opéra exécutés à la campagne d'Olimpidore, & j'y jouois la Comédie. Il m'arriva à ce sujet l'avanture que je vais rapporter. Je venois de jouer le rôle de la Femme Juge & Partie. J'avois par conséquent un habit d'homme. Il étoit nuit. Olimpidore m'entraîna dans un bosquet. Il me fit là quelques reproches sur la passion

que j'avois pour Dorincour. On m'a informé, me dit-il, de votre inconstance, & j'en suis d'autant plus irrité que je crois ne vous avoir fourni aucun motif de vengeance. Je m'excusai aussi bien qu'il me fut possible, & l'amour prit soin de me justifier. J'achevois de convaincre Olimpidore par les raisons les plus sensibles, quand un bruit entendu dans une charmille prochaine nous interrompit. Nous courumes avec effroi vers la maison. J'allois y rentrer ; je me sentis arrêtée par un homme qui mit l'épée à la main, & qui me contraignit à tirer la mienne ; heureusement on apporta bientôt de la lumière, & je reconnus dans mon Adversaire le jaloux Dorincour. *Quoi ! c'est vous, s'écria-t-il, en me rendant les armes. Pardonnez, chère Nina, un Amant trop sensible qu'on a mal informé, & qui croyoit trouver en vous un Rival.*

Son procédé étoit en effet une preuve de son amour. Il m'en demanda la récompense. Je la lui promis, & nous convinmes de retourner ensemble à Paris dans mon Cabriolet.

A peine fûmes-nous de retour, que l'arrivée d'Olimpidore vint nous troubler, & contraignit Dorincour à sortir
pré-

précipitamment. Le Financier venoit pour sçavoir les suites de mon aventure. J'inventai sur le champ une fable, qu'il prit aisément pour une réalité. Je le congédaï, & il ne voulut partir que dans mon Cabriolet. Je me couchai, sans prévoir les malheurs qui m'attendoient à mon réveil.

Vous êtes perduë, me dit Madame Daronville en ouvrant les rideaux de mon lit. Olimpidore en partant hier dans votre Equipage, trouva l'un des gands de Dorincour. Convaincu par-là de votre infidélité il vous abandonne à jamais, & vérifie les prédictions funestes que je vous avois faites depuis longtems. Je répondis à ma parente que l'accident étoit fâcheux, mais qu'il n'étoit point irréparable, puisqu'il me restoit encore des charmes, des talens, & mon Cabriolet.

Mon aventure passa de bouche en bouche, & devint la nouvelle du jour. Mais, bien loin de me nuire dans le monde, elle m'attira des propositions sans nombre. Avant d'en accepter aucune, je résolus d'entrer à l'Opéra, persuadée que si j'y plaisois, mon nouvel état en seroit bien plus gracieux.

J'y

J'y débutai avec succès, quoique ma voix manquaît de force. Peu de temps après mon début, je reçus ce billet.

A volonté je promets payer au Porteur la somme de vingt mille livres, valeur reçue. A Paris le 29. Juin 1743.

RONDIN,

Bon pour 20000. liv.

Voici, Mademoiselle, ma seconde déclaration d'amour, & la meilleure preuve que je puisse donner de ma sincérité. J'attendrai votre réponse avec autant de patience que de desirs.

J'ai déjà dit que tout dépend des circonstances. Dans celle-ci, ce Financier à jeter par les fenêtres ne fut plus à mes yeux qu'un homme naïf, de bonne foi, & digne au moins des complaisances d'une Coquette. Soit politesse, soit prudence, soit distraction, je gardai le Billet, & je ne pus m'empêcher d'en approuver le style.

Rondin le sut. Il vint m'en témoigner sa satisfaction, & me demander la grace d'épuiser en ma faveur ses coffres & ceux de ses amis. J'étois devenuë complaisante, & je n'osai me démentir à son égard,

A-

A-peü-près dans ce tems-là Madame Daronvile mourüt, & Dorincour partit pour l'Armée. Il étoit temps qu'il me quittât. Notre amour étoit déjà bien vieux; & j'espère qu'il servira de preuve, si jamais on travaille à l'apologie du Siècle.

Malgré l'Art & le goût qu'on m'accordoit, ma voix foible me faisoit esfuyer quelquefois des désagrémens très-sensibles pour une Actrice. Je quittai l'Opéra, & je gardai Rondin.

Les importunités de Darincy devinrent alors les seuls obstacles à mon bonheur. C'est le nom du noble Fat qui m'avoit écrit autrefois sans signature. Il ne cessa de me persécuter par ses déclarations déplacées, & de faire valoir envain son rang & sa qualité, qu'il deshonoroit. Je le haïssois au moins autant qu'il pouvoit m'aimer. Il en fut outré au point qu'il tourna ses persécutions sur Rondin, & le força de me quitter.

Renduë à moi-même, je jouis quelque temps de ma fortune, & des plaisirs de l'indépendance. Mon talent pour le chant, & ma réputation de femme sans engagement, me donnerent accès dans les Cercles distingués, qu'on appelle le
grand

grand Monde. Malgré les portraits qu'en font tous les jours des Auteurs qui ne le connoissent point, j'y trouvai beaucoup de vices, mais bien peu de ridicules. Cette espèce de raillerie qu'on a nommée persiflage, les poursuit sans cesse, & parvient à les détruire. On n'y voit presque plus d'hommes maladroits, étourdis, ou suffisans, ni de femmes haitaines, frivoles, ou indécentes; on n'y trouve que des médifans, des perfides, des scélérats aimables, & des femmes qui font leurs modèles.)

Pour circuler dans cette partie brillante de la Société, nous devons avoir une amie qui nous adopte, & que nous ne quitions jamais, afin de pouvoir mutuellement nous conduire, ou nous égayer. J'acquis les bonnes grâces de Madame Dartigny, & après un quart d'heure d'examen réciproque, nous fumes amies déclarées.

Née dans un climat éloigné, mon amie étoit arrivée à Paris à l'âge de vingt ans, avec des appas, des diamans, & le titre de Baronne. Il eût fallu moins que cela pour lui attirer l'hommage d'une foule d'Amans. Elle en eut d'abord plusieurs en même temps par excès de
pru-

prudence. Devenuë moins coquette dans la suite, elle se réduisit à n'en garder qu'un à la fois, se réservant la commodité d'en changer très-souvent. On lui donnoit alors Davisi, vieux Magistrat qui l'avoit prise par air, & seulement pour en faire le canal de ses graces.

On nous voyoit toujours ensemble aux Spectacles & aux promenades. Madame Dartigny n'avoit pas un Cabriolet comme moi, elle avoit un Equipage assez grand pour pouvoir servir dans l'occasion à plusieurs de ses Connoissances.

Il nous arriva quelques petites aventures, qui ne valent pas la peine d'être rapportées, & dans lesquelles mon amie l'emporta rarement sur moi. Comme on sçavoit que j'étois sans engagement, je recevois souvent les visites de ces Etrangers titrés par eux-mêmes, qui viennent en France changer leurs richesses contre des airs, de l'esprit & des manieres, & qui n'y perdent pas. Mais j'étois devenuë difficile par expérience, & aucun d'eux n'eut l'art de me plaire.

Je commençois pourtant à me lasser de mes rigueurs. Elles coutent pour le moins autant à celle qui les fait souffrir, qu'à ceux qui les souffrent. Je reçus alors

alors avec surprise la lettre qu'on va voir.

MADÉMOISELLE,

Un ami vient de m'affliger par sa mort, & de me réjouir par son héritage. Cet accident heureux, ou malheureux, achève ma fortune. Je l'avois déjà bien avancée, excitée par le desir d'être aimé de vous. Je pars pour Paris, où je dois posséder en arrivant une Charge considérable, par le revenant-bon. J'offre de vous en faire part. Et nous nous épouserons, si vous voulez, pour nous obliger à devenir fideles. J'ai l'honneur d'être &c.

DEPONCHAVRAS.

Cette lettre me fit retrouver l'usage des réflexions que j'avois perdu depuis assez longtems. Mon esprit m'offrit, à-peu-près, les suivantes.

Une fille est libre, & reçoit de ceux qui l'environnent des hommages, qui la conduisent à la jouissance de tous les plaisirs: mais elle est obligée de s'absenter de certains endroits où elle seroit déplacée: le qu'en dira-t-on est son tyran. Délaisée dès son automne, elle ne tient à rien, & se trouve réduite le plus souvent à pas-

à passer seule le reste de sa vie, ou à souffrir les rebuts de ceux qu'elle fréquente, & dont elle est le tourment.

Une femme perd sa liberté. Elle est ordinairement soumise à un époux dur & sans égards. Les affaires domestiques auxquelles elle est contrainte de s'attacher l'enlèvent à ses amusemens. Quelques enfans qui lui surviennent achèvent son malheur par des fautes inséparables de la jeunesse, & dont elle veut qu'elle soit le garant. Mais aussi, se voit-elle à l'abri des mauvais propos. Elle peut, dans ce Siècle surtout, mettre son époux à la raison, & prendre sur le temps de ses affaires celui de ses plaisirs. Ses enfans, qui sont certainement ses rejettons, doivent flatter son amour-propre. Pour elle il n'est point d'automne, puisque alors son mari n'est plus dans son printemps. Enfin parvenue à la vieillesse, elle est membre de la Société. On la recherche. On l'estime. On a même pour elle une vénération que souvent elle ne mérite pas, mais que de jeunes personnes lui accordent, parce qu'elles n'ont pu être les témoins de sa vie, & qu'elles s'en rapportent à son état.

La comparaison de ces deux portraits me fit pancher vers le mariage, & sollicita mon cœur en faveur du riche Gascon. Il vint bientôt lui-même recevoir ma réponse, & m'annoncer qu'il alloit me rendre heureuse. Pardonnons-nous réciproquement le passé, ajouta-t-il en souriant. Nous songerons à l'avenir que nous serons mariés : à présent supposons que nous sommes veufs. J'acceptai cette proposition, & celle qu'il me fit de stipuler dans notre Contrat que nos biens resteroient au dernier vivant.

Enfin je devins femme, & je le fus d'abord sans regrets. Le seul sacrifice qu'exigea Déponchavras fut que je bannirois de chez moi Madame Dartigny. Je craindrois, me dit-il, pour raisons, qu'une semblable amie ne me fit trop d'amis. Je rompis sans peine un lien formé sans inclination.

Avec mon nouvel état je fis de nouvelles Connoissances, & j'entrai dans un nouveau Monde. Ce doit être une chose bien curieuse pour un Philosophe spectateur, que ces degrés divers qui séparent le Peuple des Grands. Le nombre en est prodigieux & chaque degré porte avec lui sa nuance.

Do-

Dorincour revint de l'Armée avec beaucoup d'honneur & peu d'argent. Il crut pouvoir me rendre visite, & osa me dire qu'il m'aimoit toujours. Je lui repliquai que mon devoir m'empêchoit de répondre désormais à sa passion, & qu'il devoit songer à l'étouffer. Il insista vainement, & je le vis bientôt fortir pénétré de douleur.

Je sentis malgré moi, lorsqu'il fut parti, qu'il m'intéressoit encore; mais j'espérai qu'il ne me verroit plus, & que j'éteindrois avec le tems un reste de feu, qui dormoit sous la cendre. Vain projet! Inutile dessein! J'appris huit jours après qu'il alloit souvent chez Madame Dartigny, & il n'en falut pas davantage pour me rendre la plus jalouse & la plus infortunée de toutes les femmes.

Mon chagrin se peignit bientôt sur mon visage, & pour comble de malheur, mon époux voulut en apprendre la cause. On trompe souvent un Amant Parisien, mais rarement un mari Gascon, quand il ne veut pas l'être. J'eus beau déguiser au mien la source de mes peines: il la devina, & me fit des reproches singuliers & sanglans, que je me dispenserai de rapporter. Depuis, j'ai cessé de

D 2

blâmer

blâmer celles qui prennent pour maris, des hommes dont à peine elle sont connus.

Je sçus que les visites de Dorincour chez Madame Dartigny devoient tous les jours plus fréquentes. Je ne fis aucune démarche à ce sujet, résoluë de mourir plutôt que de rappeler mon Amant, & d'outrager mon époux. J'avois passée quelques mois dans cette contrainte fatale, quand on me remit ce Billet, que sans doute j'aurois dû ne pas lire.

Ce n'est donc pas assez Madame, que vous ne m'aimiez plus : il faut encore que vous m'évitiez avec soin. Depuis mon retour, je n'ai pu vous parler qu'une fois, & j'aurois bien des choses à vous dire. Ne croyez pas cependant que je demande à vous en faire part : je voudrois seulement dans un quart-d'heure d'entretien vous dissuader sur un point essentiel, & résoudre ensemble de ne plus vous voir. La maison de Madame Dercie ma parente & votre voisine pourroit être le lieu du rendez-vous. Si vous êtes dans le dessein d'y venir à cinq heures, le Porteur m'en instruira.

DORINCOUR.

Je

Je craignois qu'on ne vît & qu'on ne questionnât celui qui me remit ce Billet: cette pensée hâta ma résolution, & je promis de me rendre au lieu indiqué. Je relus plusieurs fois le Billet, & j'y trouvai de quoi me rassurer sur les suites que pourroit avoir ma démarche.

Arrivée chez Madame Dercie, on m'introduisit mystérieusement dans un cabinet. J'y restai seule un quart-d'heure. J'entendis enfin du bruit à la porte & je m'attendis à voir Dorincour. Mais hélas! quel fut mon effroi, à la vue de celui qui l'ouvrit! C'étoit Déponchayras lui-même. Il lança d'abord sur moi des regards menaçans, qui faillirent me faire évanouir. Ensuite, sans me donner le tems de dire un seul mot, il me prononça un discours patétique, capable de faire trembler toutes les femmes de Paris.

Je ne pus lui répondre que par mes larmes, & en lui montrant le Billet de Dorincour. Mon époux étoit raisonnable; il vit par la maniere dont étoit construit le Billet, que mon but pouvoit avoir été innocent, & il sçavoit qu'un mari est trop heureux, quand il est réduit à douter. Pour rendre l'événement plus favorable, Dorincour ne vint pas, & je

retournai chez moi avec mon époux, en jurant de ne lui parler de ma vie.

Cependant j'ignorois la cause de mon aventure. Je fus étonnée de l'apprendre par une lettre de Dorincour, qui quoiqu'il fût à Paris, me vint par la Poste du fond de la Bretagne. Elle étoit conçue en ces termes :

Désespéré, Madame, de l'accident qui vous est arrivé à mon sujet, je dois au moins vous instruire de ce qui l'a causé, & ne pas vous laisser ignorer en même tems les choses dont j'avois à vous parler chez Madame Dercie.

La passion vive dont je brûle pour vous m'avoit fait regarder comme une offense la manière dont vous me reçutes à mon retour de l'Armée. L'Amour est présomptueux : malgré vos froideurs & vos dédains, j'imaginai que vous m'aimiez encore. Pour vous punir, ou plutôt pour vous ramener vers un Amant fidèle, je résolus de voir souvent Madame Dartigny & de feindre que je l'aimois. Malheureusement pour moi, je la trouvai sensible à un amour, que je n'avois pas. Elle connut mon outrage, & pensa que vous en étiez la cause.

Depuis ce tems-là, Madame, elle n'a cessé de me faire épier, & après avoir corrompu

rompu le Porteur de mon Billet, elle a donné avis à votre mari de notre rendez-vous. Informé à tems de sa trahison, je crus ne pas devoir me rendre chez ma parente. Trop heureux d'avoir pû diminuer par-là les soupçons de votre époux, & la cause de vos chagrins!

La paix qu'on vient de conclure a borné mes projets. Je me retire du service avec la Croix de S. Louis, & je vais passer dans une petite Terre auprès de saint Germain une vie qui me devient à charge, puisqu'il ne me reste aucun espoir de vous posséder. En blâmant vos rigueurs, je ne puis qu'estimer votre vertu, & envier vainement le sort de votre Epoux. J'ai l'honneur d'être &c.

DORINCOUR.

Cette Lettre me causa un plaisir extrême. Mon Amant étoit fidèle, & pour comble de bonheur il s'éloignoit de moi. Je résolus pourtant de ne pas lui répondre: ma dernière aventure m'avoit trop bien instruite, & Déponchavras avoit les yeux ouverts sur la moindre de mes démarches.

Peu de temps après, un événement inattendu changea mon destin. Mon mari mort en trois jours d'une fluxion

de poitrine, me laissa opulente & maîtresse de mon cœur. Je connus par moi-même l'état de veuve, le plus agréable dont notre sexe puisse jouir. Toute fille doit avoir avec elle une parente, & toute femme une amie: la veuve seule maîtresse de ses démarches, est sa propre caution, & réunit en elle les attraits d'une fille, la décence d'une femme, & la liberté d'un homme.

Tous les charmes de mon nouvel état ne m'empêchèrent pourtant pas de songer à Dorincour. Il revint de sa campagne, dès qu'il apprit la mort de mon mari, pour me faire son compliment de condoléance & pour me consoler. Je m'aperçus qu'il y réussissoit trop bien, & je le bannis de ma présence pour quelques jours. Il revint chez moi bientôt après, & ne me parla plus de mon époux: son amour l'occupoit tout entier. Il m'en entretenoit longtemps, & voulut apprendre mes dispositions à son égard. Je lui laissai entrevoir qu'elles étoient favorables; mais je lui dis que l'usage & la décence ne me permettoient point de songer encore au mariage. Il employa vainement pour me prouver le contraire, son esprit, ses soins, & ses soupirs.

Un

Un Rival puissant mit, quelques jours après, un nouvel obstacle à son bonheur. Je reçus la lettre qu'on va voir de ce Darincy, qui d'abord avoit voulu me former & me produire, de cet homme important, noble, & ruiné, qui depuis m'avoit enlevée à Rondin, sans avoir pû me posséder.

M A D A M E,

Vous sçavez que je vous aime depuis longtemps : mais je dois vous apprendre que mon amour pour vous a redoublé depuis la mort de M. Déponchavras. Ce que vous allez lire doit vous en être un sûr garant. Je suis veuf. Malgré les persécutions que j'ai à craindre de la part de ma famille, & le tort que je puis me faire à la Cour, je serai charmé de vous épouser, si vous voulez bien accepter le rang de Comtesse. Répondez s'il vous plaît, Madame, à ma proposition, après avoir bien réfléchi sur ses avantages. J'ai l'honneur d'être &c.

D A R I N C Y.

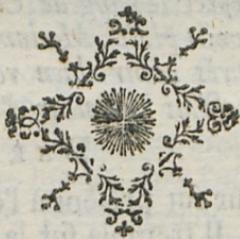
Dorincour fut présent à l'ouverture de cette lettre. Il trembla sur la réponse que j'allois y faire, & je jouis quelques heures du plaisir malin de la lui laisser ignorer. Après m'être enfermée dans mon

D s

cabi:

cabinet, j'écrivis à Darincy que je le remerciois de ses offres obligeantes, & que je croyois ne pas valoir les persécutions auxquelles il vouloit bien s'exposer pour moi. J'ajoutai qu'il devoit me sçavoir gré de prendre soin de sa gloire, en lui évitant l'affront de déroger: j'apportai à mon Amant ma réponse encore ouverte. Il la lut, tomba à mes genoux, & reçut la promesse de m'épouser le lendemain. Je fis ainsi la fortune de celui qui fait mon bonheur. A mon second mariage, j'ai quitté mon Cabriolet: à sa place j'ai un Vis-à-vis, que mon époux trouve charmant.

F I N.

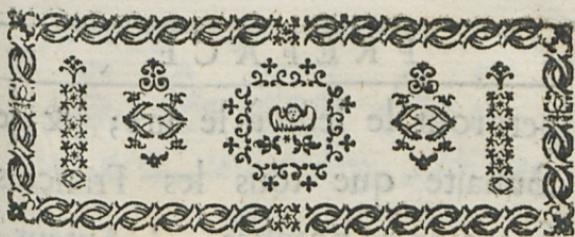


LE

LE
PASSE - TEMS
DES
MOUSQUETAIRES,
OU
LE TEMS PERDU.

LE
PASSE-TEMPS
DES
MOUSQUETAIRES
OU
LE TEMPS PERDU.





PRÉFACE.

J'AI intitulé mon Ouvrage, *le Passe-Tems des Mousquetaires*, parce que quelques-uns de ces Messieurs ont eu de l'indulgence pour ce Recueil, & que leur bon goût paroît me flatter de quelques succès. *Le Tems Perdu* est un titre qui lui convient encore mieux. J'ai perdu mon tems à le faire; d'autres per-

P R E F A C E.

perdront le leur à le lire; & je
souhaite que tous les François
soient de ce nombre. L'Auteur,
quoique critiqué, n'en seroit pas
plus à plaindre. Adieu, Lec-
teur, les Préfaces courtes sont
les meilleures. La mienne doit
te plaire.





LE
TEMS PERDU.

LA CONFESSION
REVELÉE.



UNE Fillette est toujours aux
écoutes;

Un mot lâché par-ci par-là
Peut à huit ans faire naître des
doutes

Qu'avant treize on éclaircira.
Cette maxime est toujours bonne;
Et quoiqu'étrangere au sujet,
Quand elle produit son effet,
C'est à propos qu'on nous la donne.
Une Mere sage, dit-on,
(Le beau meuble dans un ménage!)
N'eût pas sorti de la maison
Sans mener avec soi Fanchon,

Un

Unique fruit d'un tendre mariage.
 Fanchon étoit de ces Enfans
 Dont on ne voit guere à huit ans,
 Et n'en avoit pourtant pas davantage.
 Or sur le cœur ayant je ne sçais quoi
 La Mere alla tout de suite à confesse:
 Au sexe ordinaire foiblesse:
 Et conduisit sa Fillette avec soi.
 Vraiment, l'Eglise est un fort bon endroit,
 Et l'on fait bien d'y mener les Fillettes,
 Mais seulement celles qui sont jeunettes;
 Car sot qui là des autres répondroit!
 La Dame donnoit sa pratique
 Aux Cordeliers: c'étoit son pis-aller:
 Si-tôt venue, elle fait appeller
 Un vénérable Séraphique.
 Le Réverend Pere *Frottemal*,
 Confesseur de cette bonne ame,
 Ne la fit pas attendre au Tribunal:
 A peine il sçut que c'étoit une femme,
 Qu'il se rendit au Confessionnal.
 Par menus faits, mainte vétille
 La Maman commença d'abord:
 Des femelles c'est-là le fort:
 Bien-tôt quittant la Peccadille,
 Elle accusa quelque chose de plus:
 Et coups de langue, & calomnies,
 Et des femmes autres manies:
 Ensuite cas au bon homme inconnus,
 Et puis certain petit mystere,
 Tant,

Tant, & si bien, que d'un bon adultere
La Magdeleine enfin se confessa.

Peut-être dans ce péché-là

Le Cordelier reconnut son ouvrage:

Car on m'a dit que d'un tel badinage

Le Pere gris quelquefois se mêla.

Un Cordelier par-tout fourage,

Il est Huissier-né des Amours:

Il donne exploits, assigne, saisit, gage

Dans Cithere & dans ses Fauxbourgs:

C'est un *dit-on*: je n'en sçais davantage;

Mais reprenons notre discours.

Fait d'adultere étoit faite assez lourde

Pour qu'on la confessât tout bas:

Mais un peu haut la Maman dit le cas;

Et Fanchon qui n'étoit pas fourde,

Et qui ce jour-là de fort près

La talonnoit peut-être exprès,

Entendit fort bien que sa mere

Se confessoit d'un adultere.

Le mor pour elle étoit nouveau,

Et lui parut même assez beau:

Voyez la malice à cet âge!

L'affaire faite: on part pour le ménage:

Or la Fillette de retour,

Dit bonnement: Mais, vous venez, ma

Mere,

D'accuser certain petit tour

Qui porte le nom d'adultere:

Quel péché seroit-ce donc là?

E

D'a-

D'abord la bonne ame étonnée,
 Ne s'attendant pas à cela
 Parut un peu déconcertée.
 Elle se remit dans l'instant :

Car prissiez - vous femme sur le tems
 même,

C'est l'affaire d'un seul moment
 Pour duper le plus prévoyant,
 Et pour jouer de stratagème.
 Tenez, répondit la Maman,
 Adultere est fermer, ma fille,
 Un peu les levres en parlant :
 Défaut commun à la famille,
 Et dont le Pere *Frottemal*
 Par charité veut me reprendre ;
 Car en effet il est fort mal
 De parler sans se faire entendre.
 La Curieuse par bonheur
 Crut l'affaire sans conséquence,
 Et bien-tôt vers son Confesseur

La Mere alla finir sa pénitence.
 La jeune Enfant voulant après cela
 Faire confession premiere,
 A son chere Pere s'adressa
 Pour l'assister dans cette affaire.

De tout mon cœur, répondit le Papa :
 Et d'abord il lui suggera
 Quelques fredaines enfantines ;
 Comme dérober des pralinés,

You-

Vouloir courir, boudier, n'obéir pas,
 N'avoir pas dit ses paternôtres,
 Et pareils autres menus cas.
 Oh! vraiment, j'en ai fait bien d'autres,
 Dit la Fillette en rougissant :
 Parles, reprit le Pere en badinant :
 J'ai fait.... dis donc?... un aduldere....
 Un aduldere! ... oui, mon cher Pere...
 (Le Confesseur en rioit à part foi :)
 Qu'est-ce que c'est? Mon Enfant, ré-
 ponds-moi :
 Aduldere, dit la Fillette :
 C'est fermer la bouche en parlant.
 Qui te l'a dit?... c'est la Maman.
 Demandez-lui, la chose est assez nette ;
 Je l'entendis s'accuser de cela :
 J'appris d'elle qu'un aduldere
 Est ce que je vous ai dit là.
 Je le crois bien, reprit le Pere,
 Que n'a-t'elle formé, ma chere,
 Autre chose comme les dents!
 Adieu : nous trouverons le tems
 Une autre fois de finir ton affaire.
 Or le bon homme, & j'en suis convaincu,
 Si Fanchon n'eût révélé ce mystere,
 Eût été content & cocu :
 Pourquoi Fanchon suivoit-elle sa Mere ?



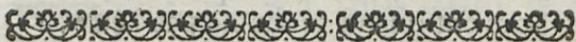
**CHACUN SCAIT
CE QU'IL LUI FAUT.**

LE vieux Orgon à son risque & peril,
Avoit épousé jeune fille:
Le bon homme! qu'en faisoit-il?
Sa femme étoit & fringante & gentille.
Pourquoi donner à de telles enfans
Un vieux Goutteux, qui dans deux ans
Une ou deux fois à peine les occupe?
Ma foi, les marier ainsi,
C'est un meurtre: mais celle-ci
N'en étoit du tout point la dupe:
Ce que ne pouvoit le Vieillard,
Elle sçavoit le trouver autre part.
Oh! qu'il en est qui font comme elle!
Pour revenir à notre Belle,
Monsieur Orgon lui dit un jour:
Tiens, voilà cent louis, m'Amour!
A tes plaisirs je ne mets point d'obstacles:
Promenes-toi: vas aux Spectacles!
Achetez robes & bijoux!
Allez, mon cœur! laissez-moi faire,
Lui répart la jeune Commere,
Je sçais bien mieux ce qu'il me faut que
vous.

LES DEUX MARI
D'ACCORD.

JUGER en fait de cocuage,
De ta moitié, Lucas, c'est-là l'ouvrage,
Pour contenter là-dessus ton desir,
Devant elle il faut comparoître,
Souvent quand tu dis ne pas l'être,
Elle travaille à te faire mentir.
Ce Conte va te le faire connoître.
Blaisé dans un réduit obscur
Du Cabaret de la Glaciere,
Vuidoit un broc d'un gros vin sec & pur
Avec Jean son Compere.
Pas trop il avoit déjà bu
Quand il dit à Jean: Je parie
Que ta femme te fait cocu.
Parbleu! je l'en défie,
Répondit Jean: & s'il en est, c'est toi,
Blaisé n'entendant raillerie,
Tu te moques: qui? moi!
Ton erreur est extrême....
Oui toi... non, je ne le suis pas....
Oh! tu l'es bien... tu l'es toi-même...
Si bien que par dit & redit,
Nos gens se piquans de paroles,
Entrerent au voisin réduit
Pour qu'on jugeât le tout sans bruit.

Qu'y virent-ils ? deux jeunes drôles
 Frais, vigoureux, en habits de combats,
 Et leurs femmes entre leurs bras.
 Alors Blaisé à ces Infidelles
 S'adressant d'un ton furieux :
 Que venez-vous faire donc là ? les Belles !
 Vous accorder tous deux,
 Lui répondirent-elles.



LA LONGUE EPITRE.

DEVANT une de ses Amies
 Doris lisoit confidemment
 Une Lettre de son Amant,
 Et sept pages étoient remplies
 Des plus tendres vœux du Galant.
 C'étoit un assez long ouvrage ;
 Passe encore pour une page :
 Mais sept ! c'est trop : l'on n'y tient pas.
 Quelqu'ennuyeux pourtant que fût ce
 verbiage,
 Doris y trouvoit mille appas :
 L'Amour répand sur-tout un certain avan-
 tage
 Dont ses Esclaves seuls font cas :
 Aussi le moindre mot lui paroissoit char-
 mant,
 Chaque ligne avoit une pose,

Cha-

Chaque page trouvoit sa glose,
Tant & si bien que s'ennuyant,
L'Amie enfin dit en bâillant:
Ma foi, ta Lettre est fatigante,
Et je gagerois qu'à ton tour,
Comme moi, tu t'impatiente:
Ah! que ton homme est long à conter
son amour!
Un peu, lui répondit l'Amante:
Mais toujours suis-je plus contente
De le voir trop long que trop court.



LE COUSIN
DE
MADAME KERDRE.

DANS un petit Bourg d'Angleterre
Jadis vivoit certain Tendron,
Tendron au moins sexagénaire,
Et qui depuis cent ans, dit-on,
Attend sa résurrection.
Avoit-il alors pere & mere?
Je n'en sçais rien: mais oui, ou non,
Madame Kerdre étoit son nom:
La reste n'est pas mon affaire.
La pauvre femme aimoit encor
Les douceurs du tendre mystere:

Un Amant à jeune criniere
 Eût été pour elle un trésor.
 Mais à son âge on n'en rencontre guere:
 Il faut chercher ces sortes de gens-là
 Argent en main, car sans cela
 Telle marchandise est bien rare;
 Et justement la Dame étoit avare:
 Le vilain défaut que voilà!
 On auroit pû lui passer sans réplique
 De tendres soins... un cœur antique,
 A mon avis, peut hardiment
 Brûler d'une amoureuse flamme;
 Mais aussi, généreusement
 Il doit sçavoir ce que vaut un Amant.
 Quoiqu'à soixante ans une femme
 Ait passé l'âge des plaisirs,
 Il n'est pas dit qu'elle soit sans desirs:
 Souvent l'Amour soutient une vieille ame.
 Madame Kerdre avoit certain parent,
 Jeune, aimable, & de bonne mine,
 Parent éloigné, qui pourtant
 Vous la traitoit bien & beau de Cousine.
 Telle est la mode entre heritiers:
 Il seroit beau qu'ils parlassent par *Tantes*:
 Pour succéder à d'antiques parentes,
 On les cousine volontiers.
 Là le Milord rendoit mainte visite,
 Et s'informoit quand on trouveroit bon
 De dénicher de la maison,
 Et de chercher dans l'autre monde un gîte.
 Mais

Mais il venoit toujours en vain ;
Pour le supplice du Cousin,
La Cousine étoit éternelle.
Or un jour le jeune Parent,
Un peu las débarquant chez elle,
S'alla coucher en arrivant.
Bien-tôt d'un heureux ronflement
Il fit retentir la ruelle.
Pour lui prodiguer ses faveurs ,
Le Dieu des cœurs s'étoit joint à Morphée ;
De quelques momens enchanteurs
L'image lui fut retracée,
Où fléchissant à la fin les rigueurs
D'une inhumaine désarmée,
Il crut d'Amour épuiser les douceurs,
Et la trace de ses erreurs
Resta sur son drap imprimée.
Eh ! qu'importe que nos desirs
Doivent leur succès au mensonge !
Nous le sçavons : tous les plaisirs
Ne sont qu'un agréable songe :
Les souhaitons-nous ; c'est un bien :
Les goûtons-nous ; ce n'est plus rien,
Notre Milord faisoit pendant son somme,
Comme j'ai dit, un rêve des plus beaux,
Quand la Parente hors de propos
Crut devoir réveiller notre homme.
Il soupira , s'étendit & bâilla :
Sa paupière encore engourdie,

Sur la Cousine à peine se leva;
Nonchalamment ensuite il s'habilla
De ses exploits l'ame toute remplie.
Bien-tôt fortant de cette léthargie,
Un autre soin rappella le Cousin:
Dans sa poche il porta la main,
Et l'ayant cent fois retournée,
Dit qu'il trouvoit d'erreur une guinée.
Une guinée! oh! pour le coup,
Madame Kerdre en parut consternée:
Elle se mit à la chercher par-tout,
Secoua fort la couverture,
Balaya bien, du lit ôta le bois,
Fureta dans chaque ouverture:
Peine perdue! elle étoit aux abois:
A son parquet en vain elle fit brèche,
On n'y retrouva pas l'argent;
Dans les draps enfin regardant,
Elle apperçoit l'empreinte encore fraîche
Des plaisirs du chaste Parent:
Cet objet l'arrête un moment....
Puisque votre recherche est vaine,
Dit alors le jeune Vaurien:
Laissez; d'ailleurs cela n'en vaut la peine...
C'est peu de chose, j'en convien,
Lui répondit Madame Kerdre:
Mais, mon Cousin, vous deviez bien
Me le donner plutôt que de le perdre.

L A P E S T E.

Foi de bon Catholique!

Disoit à ses enfans

Un Chrétien d'ancienne fabrique:

La Peste est un mal diabolique,

Et les Moines sont bonnes gens.

Le bon homme en contoit de reste,

Et personne aujourd'hui

Ne pense comme lui....

De la bonté céleste

Gardons-nous d'accuser les soins!

Mais enfin ni Moines, ni Peste:

Ce seroit deux grands maux de moins.

Hélas! reprit l'Octogénaire,

Enfans! si nos maux sont passés,

Nous devons aux soins pressés

D'un pieux Monastere

Le terme de notre misere.

Je ne parle que de trente ans,

Qu'alors une maudite Peste

A notre Ville étoit funeste!

Vingt Moines bienfaisans

S'en vinrent à nos habitans

Offrir leur charité céleste.

L'Enfer même n'eût pû tenir

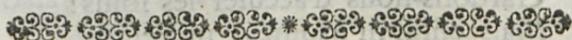
Contre leurs soins infatigables.

Bien-tôt des malheurs effroyables

Qui nous firent long-tems gémir,

Nous

Nous n'eûmes que le souvenir,
 La Peste finit ses ravages,
 Et nos Libérateurs
 Reçurent de nos cœurs
 Les sinceres hommages.
 Depuis ce terme de nos maux
 Le Ciel a béni les travaux
 De la Troupe prédestinée
 Au point que la Ville à présent,
 (Grace aux soins du pieux Couvent)
 Est vingt fois plus peuplée
 Qu'elle ne l'étoit ci-devant.



LA VEUVE POLIE.

LORS QU'UN Sexagenaire a pris pour
 son usage
 Jeune Pucelle en mariage,
 Après deux mois s'il n'est pas mort,
 Le vieux bon homme est dans son tort:
 Pour lui seul choisit-il un Tendron frais,
 alerte?
 Non. Ce n'est qu'au tombeau qu'on le
 voit de bon œil:
 On se console de sa perte
 En attendant la fin du deuil.
 De quoi serviroit la tristesse?
 Le nom de Veuve est un beau nom,
 Quand

Quand on vient d'enterrer un opulent
Barbon.

Tant pour douaire & pour jeunesse,
Tant pour bijoux, bagues, joyaux,
Tant par legs, & par politesse,

Du pauvre Testateur on attend le repos.

Bien-tôt il meurt; on devient veuve:

Cela suffit, sans autre preuve

On possède des dons si beaux.

Alors que ce seul nom inspire de tendresse

A la survivante Lucrece

Pour la mémoire du Mari,

Quand il prend vite son parti!

Le bien qu'il laisse en abondance

Fait honneur à son opulence;

Et si l'on parle du Défunt,

C'est toujours avec réverence:

Ce qui n'est pas honneur commun;

Car les Morts sont sujets même à la mé-

disance.

Par bonheur veuve de trois mois,

C'est ainsi qu'en usoit la jeune Célimene.

Faisoit-elle bien? Je le crois.

Pour un vieux trépassé pleurer une se-
maine,

Ma foi! c'est prendre assez de peine:

Il faut bien mourir une fois....

Sur le point de la bienfiance

Célimene portoit le scrupule fort loin:

Pen-

Pendant huit jours entiers, fête, réjouissance,

Amant même; de tout elle fit abstinence:
Peut-être ce n'est pas qu'elle n'en eût besoin;

Mais au devoir dans l'occurrence
Elle sçavoit sur-tout donner la préférence.

Elle eut ensuite des Amans;

Ils vinrent en foule chez elle:

Après huit jours de pleurs il en étoit bien tems.

Elle étoit riche, elle étoit belle:

Avec de semblables talens,

Peut-on manquer de Soupirans?

Si l'on vit sans plaisirs, à quoi sert d'être jeune?

Il faut du choix; & selon nous,

Ceux de l'Amour sont les plus doux.

Célimene rompoit à son aîsè le jeûne

Que lui fit si long-tems observer son époux.

La belle Veuve étoit galante,

Et c'est assez la mode ici:

Par contagion sa Suivante,

Dit l'histoire, l'étoit aussi.

La Nature en appas l'avoit bien partagée:

Elle comptoit vingt ans; & plus d'un Cavalier

Lui trouvoit l'œil fripon, la taille dégagée,

Et cet air tant prisé par les gens du ménager.

Cer-

Certain Marquis connut ce que valoit Lifette :

(C'est-là, s'il m'en souvient, le nom de la Soubrette.)

Qu'un Marquis a le coup d'œil fin!

Qu'il sçait bien juger d'une Belle!

Voit-il un teint frais, un beau sein?

Tout lui devient égal; Servante ou Demoiselle.

Prenez garde, jeune Pucelle,

D'en trouver dans votre chemin!

Ce sont gens affamés de l'honneur féminin.

Pour faire une rendre conquête

Le Marquis avoit du talent:

Il s'y prit si bien, que Lifette

Recevoit dans ses bras chaque nuit le Galant.

Ce n'étoit pourtant pas le seul qu'eut la Soubrette:

(A fille raisonnable un ne suffit jamais:)

D'une autre elle avoit fait emplette:

L'Orange étoit son nom: sa qualité, Laquais:

Beau garçon servant Célimene,

Qui dans maintes heureuses nuits,

De la besogne du Marquis,

Travailloit le surplus sans peine;

Mais le Marquis étoit le principal Amant.

Pendant deux ou trois mois tous nos gens
réussirent

À cacher leur intrigue au Public médisant :

À la fin la Veuve en eut vent :

Quelques amis l'en instruisirent.

On sçait que les gens aujourd'hui

Se mêlent volontiers des affaires d'autrui.

Dans le rapport qu'on fit de l'amoureuse
emplette

De la subalterne Coquette,

On ne parla que du Marquis :

L'intrigue de l'Orange étoit chose secrète,

Et les cruels Voisins n'en avoient rien ap-
pris.

Célimene, toujours discrète,

Pensâ ne pas devoir souffrir pareil abus :

Au logis d'une Veuve un Marquis en
mes - us

Avec une ignoble Soubrette !

Cela sonne mal en effet ;

Et d'ailleurs en cas d'amourette,

Comme en tel autre que ce soit,

Un Marquis est bien mieux le fait

De Madame que de Lifette.

Tout cela pesé mûrement,

La Maîtresse en femme prudente,

Sur le rapport d'autrui s'assurant foible-
ment,

Vint épier la nuit suivante.

Nos Amans ne s'en doutoient pas,
Et bien-tôt entendant le bruit de leurs
ébats,
Elle ne chercha point preuve plus évi-
dente.

Dans la chambre elle entra soudain,
Et trouva l'affaire en bon train.
Jugez de la frayeur de ce Couple fidelle !
Lifette de ses jours croyoit trouver la fin,
Et la scène au Ribaud n'étoit pas moins
cruelle :

Or il advint que le Laquais
De cette nuit faisoit le frais,
Et contentoit fort bien sa Belle :
Par conséquent ce fut l'Orange qui fut
pris ;

Et la Veuve pensant attraper le Marquis,
Vous êtes mal là , lui dit-elle,
En le tirant de la ruelle :

Monfieur ! entrez plutôt dans mon ap-
partement,
Vous y ferez couché bien plus commo-
dément.

En parlant encore, elle entraîne
Le Galant chez elle à grands pas :
Le Maraud n'en valoit la peine,
Et par bonheur pour lui qu'elle n'y voyoit
pas :

L'erreur lui valut cette aubeine ;

Car on croyoit mener le Marquis par le
bras.

La belle occasion pour Messire l'Orange!
Le drôle en profita: c'étoit un fin Matois,
Et Madame, à ce que je crois,
Ne perdit rien du tout au change.
Pour pousser la fleurette, & pareils me-
nus faits,

Un Marquis vaut mieux qu'un Laquais:
Pour donner le solide aux Belles,
Vive un Laquais! lui seul vaut au moins
deux Marquis;

Et j'en sçais plus d'une à Paris
Qui peut en dire des nouvelles.
Aussi du jeune Serviteur
La Veuve eut lieu d'être contente;
Et quand le jour enfin lui fit voir son er-
reur,

Elle ne fit point la méchante.
Une Prude eût, au moins, chassé cet in-
solent:

Pour Célimene, plus discrète,
A son Laquais dit seulement:
Vas, l'Orange! la faute est faite,
Mais sois plus sage à l'avenir,
Et mets-toi bien dedans la tête
Que je t'ai pris pour me servir,
Et non pas pour servir Lifette.



L E T U R C.

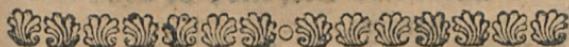
VIVE la façon cavaliere
Dont soupire un bon Musulman!
Il traite l'amoureux mystere
Mieux que nous, & sans compliment.
Parlez-moi de cette méthode!
Je l'aime fort: la blâme qui voudra!
Que les François, qui se piquent de mode,
N'ont-ils inventé celle-là!
Elle tiendroit chez nous fort bien sa place:
Pourquoi ne l'adoptons-nous pas?
Cette coutume feroit grace
A nos Amans, de bien des embarras:
A nos Beautés, de plus d'une grimace:
Et chacun s'en trouveroit bien,
Ou, tout au moins, ne nuiroit-elle en
rien....

Alte-là! Monsieur le Poëte!
Dit un homme à beaux sentimens;
Serviteur à vos Musulmans:
Mais leur façon n'est point honnête;
Et pareille morale, au moins,
Ne fera pas fortune en France.
Que deviendroient les menus soins,
Les égards & la complaisance,
Qui près des Belles chaque jour
Rendent nouveaux les plaisirs de l'Amour?

On n'entendroit plus parler de constance,
 De choix, ni de tendre retour:
 Y pensez-vous donc? Oui, j'y pense...
 Que répondez-vous à cela?
 Rien. Mon sentiment, le voilà.
 Ne pas le suivre est chose très-permise,
 Et pense autrement qui voudra:
 Ainsi chacun sur ce pied-là
 Traitera l'Amour à sa guise.
 Qu'on me donne raison, ou non,
 Je suis fidelle à mon opinion;
 De tout Auteur c'est assez l'ordinaire:
 Mais contons pour finir l'affaire.

Un Musulman aimoit, dit-on,
 Une noble Parisienne.
 De conduire une passion
 Il ignoroit la douce peine.
 Ces gens-là, sans autre façon,
 Vont droit à la conclusion.
 Notre Bacha vit sa Déesse,
 Et crut pouvoir en faire sa Maîtresse
 En attendant ces charmantes *Houris*,
 Dont l'Alcoran aux siens fait la promesse.
 Il lui conta ses amoureux fousis.
 Pour une Dame de Paris,
 Je crois qu'un Turc parle assez mal ten-
 dressé;
 Celui-ci ne se piquoit pas
 D'être Docteur dans notre Langue:
 De

De jolis mots, de doux hélas,
De petits riens, de pareils menus cas,
Il n'embellit point sa harangue:
Il vint au fait tout uniment,
Et demanda... quoi donc? chacun l'en-
tend...
Ensuite aux yeux de l'objet de sa flamme
Il fait briller un diamant:
(C'étoit bien mieux s'entendre en com-
pliment:)
Ah! Monsieur, dit la jeune Dame,
Regardant le bijou de près,
Que, pour un Turc, vous parlez bien
François!



L E S S E N C E
D E M A I T R E P O U D R A N T

P O U D R A N T, célèbre Perruquier,
Un jour, dit-on, d'un Sous-Fermier
Etoit venu friser la Femme;
Et ne songeant à son métier,
Il s'ébattoit avec la Dame.
Le Cocu vint: mais le Barbier
Avoit trop à cœur son ouvrage:
Il ne s'en émut davantage.

Lors le Fermier, tout fumant de courroux,
 Prenant notre homme par la nuque:
 Maître Poudrant! morbleu, que faites-
 vous?

Paix, Monsieur! un moment!
 tout doux!

Je mets, . . . je mets l'Essence à sa perru-
 que.

L'ANDOUILLE,
 ET LES DEUX MELONS.

LA Commere Brioché, & deux de ses
 Amies,

Ensemble déjeûnoient au frais:
 Leur table n'étoit point de ces tables gar-
 nies

De gibier, de volaille, & de cent autres
 mets;

Un déjeûner bourgeois se fait à moins
 de frais.

Une Andouille des mieux fournies,
 Entre deux gros Melons: voilà tous leurs
 apprêts;

Et par Maître Ragons elles étoient servies.
 Sur ma foi! s'écria leur Ecuyer-tranchant,
 En prenant le Melon qu'on avoit mis à
 droite;

J'en

J'en tiens un. . . il embaume, & doit être
excellent:

Cherchez-en de plus ragoutant!

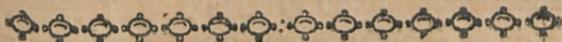
Oh! parbleu, je vous en souhaite. . .

Eh! non, non, Compere Ragons!

Laissez: l'autre vaut mieux, dit Madame
Brioche:

Quand l'Andouille se trouve avecque
deux Melons,

S'il en est un bon, c'est le gauche.



L O N G U E N T
P O U R L A B R U L U R E .

EN devisant avec Venture

Au tems de la grande froidure,

Certain Prélat, né de bon lieu,

Pincette en main attisoit fort le feu;

Et l'attisant outre mesure,

Une étincelle atteint l'homme de Dieu,

Et vient lui brûler la figure.

F**! cria le Saint crosé. . .

Monfieur l'Abbé, lui dit la Créature,

Comme vous je l'aurois pensé:

Il n'est Onguent meilleur pour la brûlure.

L'INGENUITÉ
DE LISETTE.

Avez-vous remarqué, Madame,
(Disoit un Epoux à sa Femme
Devant leur fillette Lison,)
Le changement de Claridon?
Je le trouve méconnoissable:
Auparavant il étoit gracieux,
De belle humeur, bon ami, sociable;
Complaisant, doux & généreux,
Vous le sçavez: mais à présent
Avec personne il ne peut vivre.
Quand il voit le monde un instant,
C'est toujours d'un air rebutant:
Il est sans cesse sur un livre,
Et ne paroît jamais content.
Je le plains très-sincèrement:
Il est sçavant, je le confesse:
Ses ouvrages lui font honneur;
Et c'est, à mon avis, l'Auteur
Le plus profond que je connoisse:
Mais encore, comme je dis,
Faut-il vivre avec ses amis....
Il est vrai, répondit la Dame,
Qui n'avoit rien dit jusques là,
Il court un bruit outre cela
Qu'il s'entend mal avec sa Femme.

Car

Car enfin depuis le moment
Qu'il a commencé sa retraite,
Il n'a pas fait un seul enfant...
Ah! Maman, s'écria Lifette,
Le pauvre homme donc qu'un Sçavant!

LE C O N G É.

A V E C Suivante bien apprise
Certain Marquis prenoit joyeux ébat:
D'une fenêtre la Marquise
D'un ceil jaloux regardoit le combat.
Ayant au cas la Pauvrette surprise:
Ma fille! allez, cria-t'elle en courroux,
Besoin n'avons de pareilles Soubrettes:
La besogne qu'ici vous faites,
Je puis bien la faire sans vous.

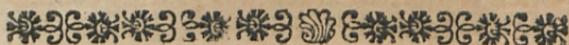
LES COUPS DE POING.

U N jour l'Abbé Francfort, petit Collet
pimpant,
Contoit devant Femelle, & fringante,
& jolie,
Un fait qu'il trouvoit surprenant.

F 5

Un

Un mien Cousin extravagant
 Fit, dit-il, jadis la folie
 De donner dix louis à certain gros Nor-
 mand,
 A la charge que le Manant
 Sur sa figure rebondie,
 Recevoit de sa part dix coups de poing
 comptant. . . .
 Monsieur, lui répondit la naïve Julie,
 Je ne vois rien là d'étonnant:
 Peut-on payer dix coups trop libérale-
 ment?



LA GOUVERNANTE
 DE MESSIRE PAUL.

MESSIRE PAUL, Curé d'un gros Village,
 Prit pour Gouvernante Nannon.
 Après s'être informé du nom,
 C'est la contume en un ménage
 De demander ensuite l'âge.
 Nannon sur cet article là
 Paroïffoit fille canonique:
 J'ai cinquante ans & par-delà,
 Dit la vieille *Célibatique*:
 Tant mieux, répartit le Curé,
 Une Servante veridique,

Qui

Qui passe l'an climaterique,
Est mon fait, & j'ai très-bien rencontré.

Or la nouvelle Gouvernante
Portoit dans ses yeux clignottans
L'étiquette de soixante ans,

Quoiqu'elle n'en eut que quarante.

La Nymphé avoit dans ses heureux loifirs
Tenu jadis école de tendresse:

C'est le moyen d'avancer la vieillesse:
Tristes reliques des plaisirs!

Ils nous enlèvent la jeunesse,

Et nous en laissent les desirs.

Chez le Pasteur quelques jours s'écou-
rent

Pour mettre la Servante au fait;

Mais bien-tôt les choses allerent

D'un bon train, & comme il falloit:

Messire Paul de rien ne se méloit.

Servante de Prêtre est maîtresse,

Dit le Proverbe, il ne ment point:

Avant Monsieur il faut qu'on la caresse,

Sans cela point de politesse:

Elle commande: . . . & peut-être au besoin

Pour son Curé Nannon eût dit la Messe.

On ménageoit cet antique Tendron:

Chaque Manant lui portoit son hommage,

Et le Marguillier du Village

Trembla vingt fois à la voix de Nannon,

Le Magister lui-même étoit un drôle

Qu'elle avoit mis sur le bon ton:

En

En un mot de Madame *Paule*
Il ne lui manquoit que le nom,
Mais elle en avoit la façon.
Six mois passés dans cette douce vie,
Elle eut certaine maladie
Qu'on ne doit jamais qu'au plaisir
Et dont le tems seul peut guerir,
Qui fait rougir les jeunes Epoufées,
Qu'une Actrice sçait prévenir,
Dont tremblent les femmes usées,
Et qu'une Agnès au minois enfantin
Regarde d'un air de dédain,
Mais dont la cause attrayante pour toutes
Expose l'honneur féminin
A de générales déroutés.
Si quelque Lecteur ignorant
Ne peut pénétrer ce mystere,
Il a donc l'esprit bien pesant:
Je vais pourtant le satisfaire.
Nannon étoit enceinte de six mois,
On m'entendra pour cette fois...
Grand brouhaha dans le Village!
Chacun donnoit son coup de bec:
Tous les Payfans faisoient rage...
Sans sçavoir ni Latin ni Grec,
Manans, Ribands, & pareille racaille,
Ne sont pas les moins insolens:
On médit parmi la canaille
Aussi-bien qu'entre honnêtes gens.

Le bruit public en porta la nouvelle
Aux oreilles de sa Grandeur,
Et tout de suite Monseigneur
Fit venir ce Couple fidelle.
Messire Paul d'un très-grand cœur
Se fût épargné ce voyage,
Mais du Prélat il connoissoit l'humeur,
Obéir, étoit le plus sage.
Devant son Juge il fut traduit....
Messire Paul! qu'oi! vous! qui du Village
Etes le premier personnage,
Vous commettez pareil délit!
Lui dit le Prélat en furie:
Quel exemple pour vos Sujers!
Contre vous tout le monde crie:
En punissant de semblables forfaits,
On ne peut être trop sévère:
Profanateur du sacré Ministère!
Une fille grosse de vous!...
Je merite votre colere,
Lui répondit humblement le Pasteur;
Mais excusez-moi, Monseigneur,
Elle paroïssoit si cassée:
Regardez-la: votre Grandeur,
Comme moi, s'y fût attrapée.



L E N C A N.

UN jour Catin, par je ne sçais quel goût,
 Mit ses faveurs à l'enchere,
 En promettant ou partie ou le tout,
 Suivant le prix qu'on voudroit bien en
 faire.

Or, envers les Acqueurs,
 Elle obligeoit ses hoirs & successeurs,
 Donnant assurance entiere

A qui voudroit terminer cette affaire.

On vit d'abord un escadron galant

De tous côtés accourir à l'Encan

Pour mettre à prix ces meubles de Ci-
 there.

Certain Abbé, petit-mâitre & fringant,
 En relâchoit de premiere volée

Son revenu d'une année.

Un jeune Robin pimpant

En présentoit un très-beau diamant,

Un gros Fermier, bon nombre de pistoles:

Un Officier en donnoit des paroles:

C'est de tels gens le seul argent comptant.

Mais sur les rangs parut bien-tôt un Carme;

A ses Rivaux il donna chaude allarme:

Pour tes faveurs j'offre, dit-il foudain,

Mon sçavoir faire, & rien autre, Catin:

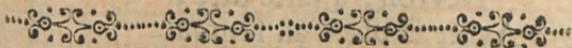
Il l'emporta sur l'Abbé, le Gendarme,

Le Fermier & le Robin.

LA

L'AMOUR D'A-PRÉSENT.

Vous ne nous faites la cour
Que parce que c'est l'usage:
Votre cœur est trop volage,
Il cherche le plaisir, Messieurs, & non
l'Amour,
Disoit à quelques Galans
Qui louoient ses agrémens,
Jeune Dame si fardée,
Si Coquette & si plâtrée,
Qu'elle abusoit, ma foi, de la permission:
Madame, répondit-on,
Vous nous rendez bien justice;
Car notre amour ressemble aux Beautés
d'à-présent:
Ce n'est qu'un feu d'artifice;
Doit-on être surpris qu'il ne soit pas con-
stant?

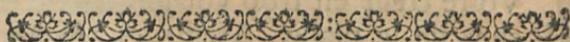


L'AVARE

ECRASE PAR UN FIACRE.

Pendant la nuit un opulent Avare
En habit neuf cheminoit canne au poing:
Un Fiacre passe; & criant gare! gare!
L'homme aux écus ne s'en dérange point:
Lors

Lors sans pitié le phaéton infâme
 Passe dessus tant qu'à mal il le mit :
 De quoi le Vieux , tout prêt à rendre
 l'ame,
 Lui dit : Coquin ! tu paieras mon habit.



LES SOUHAI TS.

UN jour Life & Fanchon,
 Soi disantes pucelles,
 S'entrenoient, dit-on,
 De maintes bagatelles.
 Sans la langue point de salut,
 Sur-tout pour la femelle espece :
 La langue est la meilleure piece
 Dont le Créateur la pourvut.
 A présent sur pareil chapitre,
 Le genre masculin
 Devroit, à juste titre,
 Avoir sa place au féminin.

Enfin, ne sçachant plus que dire,
 Life & Fanchon, à qui mieux, mieux,
 Se mirent à faire des vœux :
 On sçait que, quand fille desire,
 Ce ne sont pas souhairs pieux.
 D'abord la jeune Life
 Ambitionna des attrait

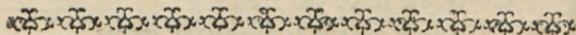
Tels

Tels qu'il n'en fut jamais:
Une taille bien prise,
De grands yeux, de beaux traits,
Un air fin, un teint frais;
Et puis des graces immortelles;
Ensuite des Amans fidelles,
Jeunes, aimables & bien faits;
Enfin, s'épuisant en souhairs,
Elle vouloit être Princeesse,
Ou, tout au moins, Duchesse;
Il lui falloit de beaux chevaux,
De lestes équipages,
De superbes Châteaux,
Des Hôtels, & même des Pages,
De grands Laquais, sur-tout;
Car pour pareille engeance
Le beau sexe de France
A toujours je ne sçais quel gout...
Pour moi, bien moins ambitieuse,
Dit Fanchon, & plus généreuse,
Je ne voudrois qu'un Mari,
Haut de huit bons pieds & demi,
Gros à l'avenant, dont le reste
En large comme en long,
Fût à proportion....
EST-IL UN SOUHAIIT PLUS MODESTE !



LE BON CONSEIL.

UNE antique & triste Beauté,
 Aux yeux rouges, au teint des ans peu
 respecté ;
 Mauffade, s'il en fut : très - importune,
 en outre,
 A certain Seigneur Allemand
 Se plaignoit que son Confident
 En face avoit osé l'envoyer faire f** * ...
 Je sçais qu'il n'est brutal pareil,
 Et souvent j'en souffre moi-même,
 Répondit le Seigneur : mais, Madame,
 je l'aime
 Parce qu'il est d'un bon conseil.

*LE MOINE MODESTE.*

UN fier Moine, vrai Maraude,
 Demandoit la courtoisie
 A fille que le Ribaud
 Trouvoit à sa fantaisie.
 Frere ! point ne le ferai,
 Lui répond le Tendron ; vous vous mo-
 quez, je pense.
 Tiens, pas tant de façons, répart la Ré-
 vérence,

Et

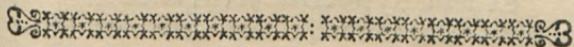
Et trois fois, pafambleu , je te régalerai.
Le parti pour toute autre eût été fort hon-
nête;

Mais celle-ci ne voulant
Se rendre à cette fleurette,
Alla porter fa plainte au Prieur du Cou-
vent:

Peut-on, dit-elle au bon Pere,
Pour homme de Monastere,
Choquer ainsi la pudeur?

Me proposer trois fois! ... Trois, seule-
ment! malpeste!

S'écria Pere Pricur,
Qu'il est devenu modeste!



L A D E V O T E.

FIEVRE, Peste, Procureurs, Guerre,
Famine, & mille autres fléaux
Dont le Ciel afflige la Terre,
Sont moins à craindre encor que les Dé-
vots:

A gens de pareil caractère,
Si nous pouvons, n'ayons jamais affaire;
Qui que tu fois, Lecteur, souviens-toi
bien

De cet avis d'un Poëte sincere!

Les fréquenter, c'est le moyen

De devenir tôt ou tard leurs victimes :
 A leurs yeux toujours prévenus
 Nos vertus paroissent des crimes ,
 Et leurs crimes sont des vertus .
 Que l'inimitable Moliere
 A bien démasqué ces gens-là !
 Mais en vain leur fit-il la guerre ;
 C'est peu de chose que cela
 Pour extirper pareille engeance .
 Les Dévots sont nos Souverains ,
 Nous les voyons nager dans l'abondance :

Leur triste & coupable puissance
 Même à présent balance nos destins ,
 Et leur hypocrite arrogance
 Se joue impunément des crédules Humains .

Malheur à qui de leurs affreux desseins
 Ose donner de légères ébauches !
 La voix de la Justice à laquelle ils sont
 fourds ,

De leurs forfaits hâte le cours ,
 Et le voile de leurs débauches
 Leur sert pour obscurcir encore nos beaux
 jours . . .

Que faire à tout cela ? se taire .
 C'est à mon sens le parti le plus sûr :
 Des Dévots ne pardonnent guere ;
 ainsi redoutons leur colere :
 Car si jamais d'un souffle impur

Un



Un téméraire osoit ternir leur renommée,
Il verroit contre lui leur race entiere armée.

Chut, donc! elle est trop puissante à présent;

S'y jouer, seroit imprudence,

Il vaut bien mieux souffrir patiemment,

Et differer notre vengeance.

Contons toujours en attendant.

Je vais parler d'une Fille à scrupules,
Exempte, m'a-t'on dit, des crimes des Dévots,

Mais en ayant quelques défauts,

Et presque tous les ridicules.

Non loin des bords où maints Auteurs
Content qu'un jour certain Réverend
Pere,

Aux pieds du Prince de Cithere,

Vint de Sodome abjurer les erreurs,

Vivoit jadis une jeune Dévotte,

Belle en tous points, faite à ravir les
cœurs,

Sage, mais scrupuleuse & sotte;

Je ne dis pas qu'elle fût sans esprit;

Oh! Dieu m'en garde! en fait de médi-
fance,

Elle en avoit sans contredit

Du plus joli qui fût en France.

C'est un merite que cela;

Au moins, certaines gens par-là
 Se donnent un air d'importance:
 D'ailleurs, qui n'a pas ce talent
 Peut-il passer pour Dévot à présent?
 Thémire, c'est le nom de la Pucelle,
 Depuis quatre ans étoit à marier,
 Et déjà plus d'un Cavalier
 Avoit en vain voulu tenter la Belle:
 Son Directeur, Moliniste zélé,
 De rogatons, de maintes fariboles,
 Grand Papelard, faintement affublé,
 En avoit fait une des Vierges folles.
 Thémire croyoit sottement
 Les vieux contes de ce bon homme,
 Et n'auroit pas même en un an
 Prononcé le seul nom d'Amant
 Sans une dispense de Rome.
 Sa piété faisoit bruit en tout lieu:
 Sainte grimace, orgueilleuse priere,
 Menus hélas, soupirs de feu:
 Toute la dévote misere
 Pour elle enfin n'étoit qu'un jeu.
 Thémire aimoit un peu son Dieu,
 Et beaucoup plus son cher Réverend Pere;
 On a beau dire: cependant
 Un Confesseur ne vaut pas un Amant.
 Notre Vierge étoit fille unique,
 Bien Demoiselle, & n'avoit qu'un Papa,
 Qui bon Chrétien, mais mauvais Politi-
 que,

Ja-

Jamais en rien ne la contraria.
Ne prenons point tel Pere pour modele,
Nous qui vivons dans ce siècle malin!
Malgré nos soins, il est plus d'une Belle
Qui nous fait voir encor bien du chemin..
Mais celle dont je trace ici l'histoire
N'étoit pas du goût d'à-présent;
Elle fuyoit tout l'amoureux Grimoire;
Aujourd'hui l'on court au-devant....
Jeunes Galans, partis de convenance,
Epoux riche, grande alliance
Et mille avantages divers
Pour elle en vain s'étoient offerts:
Themire eût au nom de *Pucelle*
Sacrifié même l'amour d'un Roi:
Quelle chimere! encore l'étoit-elle?
Je le crois: mais sur pareille nouvelle
Son Directeur en dira plus que moi:
Au reste l'être ou non, c'est bagatelle.
Sur les rangs parut à son tour
Certain Seigneur de la Province,
Aimable, riche, aussi beau quel'Amour,
Et né pour la fille d'un Prince;
Il fit assidûment sa cour
Sans pouvoir plaire à la Dêvoté;
Pour la toucher en vain il employa
Toute l'amoureuse Marotte,
Thémire le congédia.
Quand une Dêvoté est jolie,
On s'en entête volontier:

Aussi le jeune Cavalier
Vint à l'aimer à la folie.
Que fait-il donc ? il s'adresse au Papa ,
Et la demande en mariage :
Trop brillant étoit l'avantage
Pour renvoyer ce parti là.
Le Pere lui donne assurance
Que ses vœux seront satisfaits :
Vous serez mon Gendre , ou jamais
Personne ne doit l'être en France ,
Lui dit le bon vieux Paladin :
Croit-elle donc toujours berner son Pere ?
Oh ! non : parbleu , qu'elle choisisse enfin
Ou votre main , ou bien un Monastere !
Il dit : & quittant notre Amant ,
Il le salue avec un doux sourire ,
Et s'achemine vers Thémire.
La Belle d'un fatras pédant ,
De points d'école , & de telle denrée
Meubloit alors son esprit suffisant :
Il la trouva de livres entourée
Sur force cas méditant avec art ,
Et de l'orthodoxe Escobar
Puisant la morale épurée.
D'abord cet attirail dévot
Mit le vieux Chrétien en colere :
Morbleu ! laissez cette misere !
Un livre n'est qu'un idiot
Quand il enseigne à n'écouter son Pere.

Je

Je suis bien las de tout ceci,
Ma chere Enfant: la quenouille & l'ai-
guille

Sont bien mieux le fait d'une fille

Que tous ces *in-folio*-ci....

A tels propos qui sentoient l'empirique,
La Belle alloit répondre du bon ton;

(Car tout Dévot est fort sur la réplique:)

Quand le Papa pour finir sa leçon,

Reprit ainsi le fil de son sermon.

Votre propos seroit fort inutile,

Ma Fille: ainsi taisez-vous pour le mieux:

La bonté d'un Pere facile

Rend les Enfans audacieux:

Enfin je n'ai qu'un mot à dire;

Dès demain au Seigneur Autrand,

(C'étoit le nom du jeune Amant

Qui vouloit s'unir à Thémire,)

Je veux vous marier... Qui? moi!

Dit la Dévote... Oui, vous-même, ma

Fille!

Lequel ici doit donc faire la loi?

Je suis Maître dans ma famille:

Ob eissez, c'est le plus court:

Pour y penser je vous laisse ce jour...

Ce compliment fait, le bon Pere

Quitte Thémire brusquement:

Pour elle quel triste moment!

Trop importante étoit l'affaire

Pour la décider dans l'instant.

Se marier! Que de fales idées
 Ce seul mot entraîne avec lui!
 Fait conjugal, liberté d'un Mari,
 Et pareilles autres pensées
 Mettoient la Dêvoté aux abois
 De ses besoins faut-il être Martyre?
 A dix-sept ans un cœur desiré:
 Elle étoit fille après tout; & je crois
 Que contre le sort de Thémire,
 Plus d'une Belle eût changé son état.
 En général, un Pucelage
 Soupire après le mariage
 Plutôt qu'après le célibat.
 Or, n'ayant assez de lumière,
 Notre Rêveuse à son cher Directeur
 Courut bien-tôt ouvrir son cœur:
 Le Personnage trop sévère,
 A mon avis, jugea mal cette affaire:
 Selon lui la Belle devoit
 Plutôt désobéir au Pere,
 Que perdre tout ce qu'elle avoit
 De plus précieux sur la Terre.
 Le bon homme prenoit les airs
 De réformer notre sainte Ecriture:
 Car parmi tant d'ordres divers
 Que Dieu fait à sa créature,
Croissez, & multipliez-vous;
 Est, je crois, le premier de tous.
 Cependant la pauvre Thémire
 Plus que jamais étoit dans l'embarras:

Son

Son Pere ne prétendoit rire,
Il commandoit; & n'y soufcrire,
C'étoit l'aigrir à n'en revenir pas:
D'ailleurs, malgré tout ce qu'on en peut
dire,

Se marier n'est point si vilain cas:
Je tiens même d'un Janséniste,
(Et tel homme ne peut mentir,)
Qu'elle eût sçu gré peut-être au Casuiste,
Si le patelin Moliniste
Eût décidé qu'il falloit obéir....

Enfin notre triste Devote,
Ne sçachant plus à quel Saint se vouer,
Vint consulter sa Suivante Flipotte.

Flipotte étoit, car on doit l'avouer,
Fille d'un conseil admirable,
Mais complaisante, & qui sçavoit
Ménager ceux qu'elle servoit:

Flipotte enfin n'avoit pas sa semblable.
De sa Maitresse ayant appris le cas:

Eh! mon Dieu! vous n'y pensez pas,
S'ecria-t'elle en fille sage,

Un bon Mari va bien à certain âge:
Mademoiselle, au sentiment commun
Vous devriez ajuster le vôtre:

Une Sainte, tout comme une autre,
N'en a pas trop quand elle n'en a qu'un.
Mais bien-tôt l'adroite Flipotte,
Voyant que ses réflexions
Ne plaisoient point à la Devote,

Chan-

Changea de style & fit d'autres leçons.
 Si vous voulez, dit-elle à sa Maîtresse,
 Demeurer vierge, entrez dans un Cou-
 vent;

Mais ce parti, tout bon qu'il me paroisse,
 N'est pas votre fait sûrement.

Eh bien! pour contenter le Pere,
 Qui presse tant le Sacrement,
 Mariez-vous: mais avant de le faire,

Allez trouver Messire Autrand:
 Dites-lui qu'à ce mariage
 Vous consentez d'un très-grand cœur;
 Et que n'étant encor d'humeur

De lui livrer l'amoureux *tripotage*,
 Vous voulez qu'en galant Seigneur
 Il vous jure sur son honneur

De ne toucher à votre Pucelage,
 Et de vous traiter comme sœur.

Le parti convint à Thémire;

Et pour en profiter, d'abord

Elle fait appeller le Sire,

Et lui propose cet accord.

On ne pouvoit donner plus forte preuve
 D'une sorte dévotion:

Aussi la proposition

Au Galant parut un peu neuve.

Etre amoureux de mille appas,

Et sur le point d'en devenir le Maître,

Jurer qu'on n'y touchera pas,

C'est se mettre dans l'embarras.

Messi-

Messire Autrand crut devoir tout promet-
tre

Pour se tirer du mauvais pas :

Et comme la cérémonie

Exige, quand on se marie,

Que les Conjoints pour la premiere nuit

Restent ensemble tête à tête,

Thémire voulut au réduit

Près d'elle avoir sa prudente Soubrette,

Afin qu'elle pût obvier

A tous essais du Cavalier.

Le Galant, non sans une peine extrême,

De maints sermens faisant les frais,

Accorda tout: car quand on aime,

Y regarde-t'on de si près?

D'ailleurs, la chose étant bien discutée,

Messire Autrand, Docteur en fait d'A-
mour,

Pensâ que son Epouse, un jour,

Ne seroit pas si dégoûtée.

Il pensoit bien: souvent sans rien sentir

Un jeune cœur atteint l'adolescence:

Mais bien-tôt de l'indifference

Volontiers il passe au desir:

Il n'est qu'un pas de-là jusqu'au plaisir,

Que le défaut d'experience

Dans un instant lui fait franchir:

D'ailleurs, lorsque le mariage

Vient ordonner l'amoureux badinage,

Je crois qu'il est doux d'obéir;

Et

Et puis il faut se prêter à l'usage.
 Enfin l'Amant n'osant rien refuser,
 La Dévote fut satisfaite,
 Et consentit à l'épouser:
 Le lendemain son affaire fut faite.
 De dire si le vieux Papa
 Fut enchanté de son obéissance,
 Combien de fois il l'embrassa,
 Ce que pour dot il lui donna:
 Comment dans la réjouissance
 On disposa bals & repas,
 Et mille autres semblables cas;
 Cela paroît chose peu nécessaire:
 Ce que je sçais de cette affaire,
 C'est qu'après maints amusemens
 Au lit on conduisit nos gens.
 Chacun à la jeune Epoufée,
 En la quittant, fit quelque compliment.
 La Soubrette tout doucement
 Dans la chambre s'étoit glissée:
 Quand les fâcheux eurent pris leur congé,
 Elle éteignit aussi-tôt les lumieres.
 L'Epoux sur un fauteuil rangé,
 En badinant contoit quelques miseres:
 De n'avoir pas sa place au lit
 Il eût plutôt dû trouver à redire...
 Enfin ayant couché Thémire,
 Flipotte près d'elle s'assit.
 Que le Mari faisoit pauvre figure!
 Que de desirs étouffoient sa Moitié!

La

La Suivante en avoit pitié :
Car enfin, en telle aventure
On plaint les gens par amitié.
Dans son lit la pauvre Dévote
A tous momens se retournoit :
Sur son fauteuil l'Epoux toujours touffoit,
Si bien que la tendre Flipotte
Vit enfin ce qu'il leur falloit.
Madame, dit-elle à la Belle,
Monsieur a froid, il touffe fort :
Cela ne vous feroit grand tort
S'il se couchoit tout contre la ruelle.
On se fit d'abord bien prier
Pour accorder pareille grace :
Mais à force de supplier,
L'Epoux obtint cette petite place.
Pour se deshabiller, je crois
Que le Seigneur n'en fit pas à deux fois :
En pareil cas, pour cet office
On n'a pas besoin de Laquais ;
De vrais Amans se rendent ce service
Mieux que les plus lestes Valets.
Enfin sous même couverture
Voilà Thémire avec le tendre Autrand :
On se doute bien que nature
Devoit travailler le Galant.
Flipotte, au moins, dans cette conjonc-
ture
Rangeant le lit, près du mâle *fémur*,
Sentit je ne sçais quoi de dur :

Ce

Ce qu'elle crut d'un favorable augure.

Remplie alors de bonne volonté,

Elle dit à la jeune Femme:

Monsieur Autrand d'un mal est tourmenté

Auquel il faut rémedier, Madame:

Pour vous laisser agir en liberté,

Ne trouvez pas mauvais que je vous
quitte,

Et guérissez le Malade au plus vite.

Sans attendre qu'on répondit,

Notre Soubrette se retire,

Et bien-tôt la sage Thémire

Fit au mieux les honneurs du lit:

Car ne vouloir accepter la bataille

En pareil cas, cela sent sa canaille:

Aussi la Belle en un si doux instant

Contre les assauts du Galant

Se défendit vaille que vaille.

En minaudant dévotement

Elle offrit à Dieu ce moment,

Et combattit en Héroïne.

Le cher Epoux, de sa Moitié content,

Sans s'ennuyer fit valoir son talent:

Car quand au lit on a telle voisine,

Et qu'on lui donne une tendre leçon,

On ne trouve pas le tems long.

La Belle la plus ridicule

Volontiers prend goût à ce jeu:

Si Thémire eut encor quelque scrupule,

Ce ne fut plus que sur le peu:

Chez

Chez mainte femme un tel scrupule a
lieu...

Messire Autrand en homme sage,
Aisément comprit à son tour
Que satisfaire un dévor Pucelage
Sur les mysteres de l'Amour,
Ce n'est pas un petit ouvrage.



L'ANGLAIS DE BON GOUT.

UN jeune Anglois pétri d'intemperance,
Et dont je ne dirai le nom
Pour l'honneur de la Nation,
Faisoit, n'a guere, à Paris résidence.
Or y voulant laisser de son engeance,
En son Hôtel il amene un Tendron.
Nymphes ici se trouvent à foison ;
Et la denrée en devient si commune,
Qu'on en a mille plutôt qu'une
Au goût paillard point de pays plus beau !
Mais pour saint Côme y faire de l'ouvrage,
Est l'ordinaire d'un Ribaud :
Y rencontrer un pucelage
Seroit un prodige nouveau.
Par moyen de sage intrigante,
Et par un coup des plus heureux,
L'Anglois pourtant avoit jetté les yeux
Sur une Pucelle charmante.

H

En

En cinquante ans d'honnêtes Amoureux
Ne trouveroient hazard si gracieux.

L'Entremetteuse étoit présente,
Et lui vantoit tous ses appas naissans:
C'est une Belle de quinze ans,
Lui disoit ce Suppôt du Diable:
Elle est fringante, elle est aimable;
Vous en ferez content... Le prix?...
Pas un liard moins de dix louis....
Dix louis! c'est cher; mais n'importe:
La Belle! allons: ... & vous fermez la
porte...

Or le Milord d'outre-mer vrai Manant,
En visitant cette étroite boutique,
Trop mince crut l'appartement
Pour une Altesse Britannique.
Par saint Richard! peur-on à si haut prix,
S'écria-t'il avec colere,
Louer logemens si petits,
Tandis, morb'eu, qu'en Angleterre
Pour un Scheling on en auroit
D'aussi larges que mon bonnet?...
Monsieur, dit la jeune Ouvriere,
Je connois ce qui vous convien;
Contentez-vous, voilà ma Mere:
Il ne vous en coutera rien.



LE DEBARQUÉ DU MAINE.

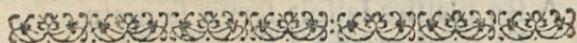
CERTAIN Maraud, fils d'Echevin,
A Paris débarqué du Maine,
Par passe-tems un beau matin
A ses plaisirs faisoit servir sa main,
Et pour mettre à fin cette scène
Fort se tremoussoit le vilain.
Il besognoit d'un tel courage,
Et suoit tant que l'eussiez cru troublé.
Ayant enfin terminé cet ouvrage;
Morbleu! cria - t'il essoufflé,
On me l'avoit bien dit en route,
Pour s'amuser, qu'à Paris il en coute!



PERRETTE ET JANNOT.

PRES de Perrette un jour Jannot au lit,
Sur arrangemens de famille
Devisoit en homme d'esprit,
Il vouloit marier sa Fille,
A l'école envoyer Lucas;
De quelque petite vetille
Corriger son jeune Colas,
Puis acheter un habit à Jaquette;
Ensuite au premier jour de fête

Traiter le Compere Laurent;
 Si bien que l'Epoux ne pensant
 A sa Compagne de couchette:
 Mon cœur! lui dit l'amoureuse Perrette,
 En l'embrassant de bonne foi,
 Il est tems de songer à moi.



LE CHANOINE MORIBOND.

Sous une treille, en son jardin,
 Un gros Chanoine de Bourgogne,
 Pour se dédommager des travaux du Lu-
 trin,
 Du meilleur de la côte enluminoit sa
 trogne.
 Outre raison, déjà notre homme étoit en
 train,
 Lorsque sur le dévot Yvrogne
 Un nuage crevant soudain,
 Vomit une grêle inhumaine,
 Dont les grains, plus gros que des noix,
 Tomberent sur le vieux Silene,
 Et bien-tôt de sa mort le mirent à deux
 doigts.
 Quand la tempête fut passée,
 On le vint prendre moribond,
 Et les yeux presqu'éteints, la poitrine
 pressée,

Sa langue ne pouvant rendre le moindre
son,

On crut son affaire *baclée*,

Autour de lui déjà ses gens

Déploroient son trépas, quand après
quelque tems

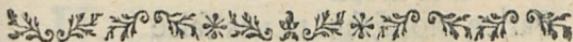
Ses forces un peu revenues,

Comme il les vit tous larmoyans;

Je le lis, leur dit-il, sur vos mines....

Enfans,

Hélas! nos Vignes sont perdues.



BARBE A CONFESSE.

VERS le bénin Frere Conrard

Barbe à confesse étoit allée,

Et se trouvoit embarrassée

Pour accuser certain péché gaillard.

N'étant fille encore aguerrie;

Las! Pere en Dieu! lui disoit-elle en pleurs,

Depuis deux ans j'avois pâles couleurs,

Et Jean hier m'en a guerie.

Il n'est mal là, répond le Directeur:

Après... mais c'est, reprit la Convertie,

Que je l'ai fait aux dépens de l'honneur.

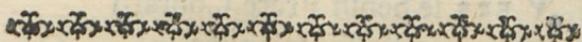
Ma fille, Dieu vous soit en aide!

Conclut l'éclairé Confesseur;

Je ne trouve cher le remede.

EPIGRAMME
IMITÉE DE MARTIAL,
A MONSIEUR DE B*.

Tu crois déjà, B*, que le sort
Fabrique ton drap mortuaire;
Tu n'as pû jamais être Pere,
Et tu veux que quelqu'un pourtant pleure
à ta mort.
Par ce motif seul tu vas faire
Certain Neveu ton Légataire:
Eh! crois-moi, ne lui donne rien!
De le faire pleurer voilà le vrai moyen.

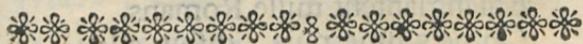


LE CURÉ.

UN Epoux, dont la Femme étoit assez
gloutonne,
Et qui point ne goûtoit douceurs de son
Mari,
Dit un jour au Curé, qui tout du long
de l'aune,
Dans un mauvais Sermon du Sexe avoit
médité:
Pour homme, comme vous, qui tant
avez crédit

Chez

Chez la Femme, Pasteur, palfambleu je
m'étonne
Que si mal la préconifiez.
Et vous, pour un Mari, dit le Faiseur
de Prône,
Je suis surpris, Monsieur, que si mal la
baïfiez.



LES DEUX COMMERES.

UN jour Madame la Ramée,
S'étant mise sur son plus beau,
Visitoit neuve Mariée,
Qui sa parente étoit, ou du moins, peu
s'en faut.
Cela va-t'il bien? Ma Commere,
Dit-elle, en la voyant, d'un air tout em-
pressé,
Comment cela s'est-il passé?
Et d'un bon train Jacob mene-t'il le my-
stere?
Ah! répond l'Epoufée avec un gros sou-
pir,
Escorté d'un niais sourire:
Tenez, ce n'est rien de le dire;
Ma Commere, il faut le sentir.

L A M O D E.

CERTAINNE jeune Veuve en bonne compagnie,
Citoit force exemples ſçavans
De vrais & généreux Amans,
Qui pour une vaine Sylvie
Enſanglantent mille Romans.
On ne s'aime plus, diſoit-elle,
Comme dans ce tems bienheureux:
L'Amour n'avoit alors point d'Efclave infidelle,
Et dans une chaîne éternelle
Retenoit les cœurs amoureux.
Loin du goût du ſiècle où nous ſommes,
C'étoit plaiſir alors d'aimer & d'être aimé:
Qu'il faiſoit bon avec les hommes!
Tout cédoit à l'objet dont on étoit charmé...
Il eſt bien vrai qu'alors telle étoit la méthode,
Et que l'Amour duroit long-tems,
Répondit un des Aſſiſtans:
A préſent ce n'eſt plus la mode.
C'eſt-à-dire que ſelon vous,
A la vertu, Monſieur, la mode eſt préférable?
Dit la Veuve, trouvant le propos aigre-doux...

Oh!

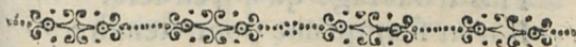
Oh! non, Madame, non: cette thèse est
blâmable,

Reprit le Cavalier Bourru:

Mais comme en ce monde tout passe;

On ne parle plus de vertu,

Et la mode en a pris la place.



LA JEUNE MARIÉE.

SUR ma parole de Gendarme,

Madame, je connois un Carme,

Qui dans la carrière d'Amour

A poussé jusqu'au but huit fois sa haque-
née,

Difoit d'un ton badin, un jour,

Le Chevalier Lorgnette à jeune Mariée,

Dont le Mari Robin la traitoit sobrement:

Un Epoux avec ce talent

Feroit le bonheur de sa Femme:

Vous-même; eh bien! qu'en pensez-
vous?

Ah! dit en soupirant la Dame,

Que n'ai-je un Carme pour Epoux!



LE DEUIL
DE MADAME COURBE.

QUELQU'UN veut-il prendre femme,
aura
Plus d'ouvrage qu'il n'en fera.
Il n'en faut qu'une pour éteindre
Tous les feux du plus chaud Mari;
Et quand le Coquet sans rien craindre
Va fourager dans la vigne d'autrui,
S'il rencontre mal, c'est pour lui;
Et son Epouse a raison de se plaindre.
Il vaut mieux se gêner un peu:
Que sçait-on? Enfin l'on s'expose,
Si l'on ne redoute pas Dieu,
On doit redouter autre chose.
Ce proverbe vient de bon lieu:
Il est moral: d'ailleurs un Mari sage
Doit avoir peur du cocuage.
Lorsque Monsieur nage dans le plaisir,
Madame s'en passera-t-elle?
Après tout doit-elle souffrir
Du peu de soins d'un Epoux infidelle?
Cela n'est pas juste; & je crois
Que Femme alors peut tricher sans scrupule:
Aussi les Maris maintefois
Se taillent eux-mêmes du bois.
Contons enfin: & plus de préambule.

Un

Un Chapelier dans Alençon,
Pour achalander sa Boutique,
Pensa devoir épouser un Tendron
De fringante & jeune fabrique,

Monsieur Courbe, voilà son nom;
Le nom de droit eût été plus mignon;
Mais Courbe étoit le nom de tous ses Peres;
Notre Marchand le trouvoit bel & bon,
Et n'en faisoit pas plus mal ses affaires.

Madame Courbe sa Moitié,
En fait d'appas femme passable,
Avoit un grand fonds d'amitié
Pour ceux qui la trouvoient aimable.

Cependant le bon Chapelier
La traitoit bien, à ce que dit l'histoire;
Il pouvoit, sans s'en faire accroire,
Se vanter d'être un leste Cavalier.

Rempli d'égards pour son Epouse,
Ne lui refusant jamais rien,
En un mot grand homme de bien;
Il étoit sans humeur jalouse

Le plus honnête & paisible Cocu
Que depuis mille ans on ait vu,
Sur pareil article à sa place
J'en eusse agi tout comme lui,

C'est un malheur si commun aujourd'hui,
Qu'il faut le prendre au moins de bonne
grace.

Notre homme enfin, las d'un oisif repos,
Pour quelqu'emplette de chapeaux,

Ou

Ou pour autres faits de négoce,
Ayant à faire un voyage à Paris,
Abandonna ses Penates chers,
Et s'emballa dans le carrosse.
On sent bien qu'avant de partir
Madame Courbe, trop sensible,
Le fit jurer de revenir
Dans un mois s'il étoit possible.
Il promit tout, & ne quitta
Qu'à regret sa belle Compagne:
Il pleura même: on s'embrassa:
Et puis fouette Cocher! Voilà
Notre Chapelier en campagne.
Mais la Chapeliere, dit-on,
Se consola de son absence,
Et ne trouva pas le tems long:
Car en pays de connoissance,
Un Mari de plus ou de moins
Ne merite gueres les soins
De sa Femme, quand elle pense.
Pourquoi donc se gêner si fort?
L'absent n'a-t'il pas toujours tort?
De son côté l'homme aux emplettes
A Paris ne s'ennuyoit pas:
Le beau Sexe dans ces climats
Aime les solides fleurettes.
C'étoit le fait du Chapelier,
Mais il ne sçavoit son métier;
Et se jouant en mauvais Politique
A des Tendrons de moyenne vertu,
Après

Après avoir bien combattu,
Enfin une bonne pratique
Lui prodigua ce que depuis long-tems
Elle gardoit aux Ribauds imprudens.
Une galante drôlerie
Va fort bien à certaines gens:
C'est une leçon pour la vie
Qu'ils apprennent à leurs dépens.
D'abord de cette maladie
Courbe voulut arrêter les progrès:
Ce n'étoit qu'une minutie,
Et ce qu'on nomme en honnête François
La petite galanterie.
De saint Côme un docte Client,
Avec ptisanne & pareille denrée
Entreprit notre Commerçant:
Mais la besogne à peine commencée,
Quelqu'affaire encor plus pressée
Que tous les soins des Morands, des Petits
Le rappella dans le pays.
Notre homme arrive: on lui fait fête:
Comment t'es-tu porté? Mon cœur,
Je suis de la meilleure humeur
De te voir en santé parfaite;
Et de maints autres rogatons
Le Mari fut accueilli par sa Femme:
Mais, pauvres gens! sur de telles façons
Ne comptez gueres! Nous voyons
Que, quand femme a pervers desseins
dans l'ame,

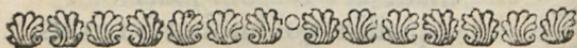
Plus

Plus que jamais alors de propos doux
 Elle accable son cher Epoux.
 A ces differentes caresses
 Le Voyageur de son mieux répondit:
 Le résultat de tant de politesses
 Fut qu'il alla se mettre au lit:
 Madame Courbe aussi-tôt l'y suivit.
 Le Malade par conscience,
 N'osant à sa tendre Moitié
 Donner des preuves d'amitié,
 S'endormit sur cette assurance
 Que ses besoins n'étoient pas si pressans
 Qu'elle ne pût s'en passer quelque tems.
 En concluant pour l'abstinence,
 Il raisonnoit fort mal, je pense.
 Notre Chapeliere, voyant
 Que son Mari dormoit tranquillement,
 En bonne part ne prit sa négligence:
 Elle connoissoit son talent,
 Et sur-tout après une absence,
 Elle sçavoit que le Galant
 La régaloit splendidement.
 D'où provenoit donc son silence?
 C'étoit là ce qu'elle ignoroit.
 Or, pour en avoir le cœur net,
 L'amoureuse Courbe inquiète
 Porta la main tout doucement
 Sur cet oiseau qu'une Fillette
 Avant treize ans fait chanter à présent.
 Elle eut peine à le reconnoître:

Le

Le pauvre Epoux, faute de célibat,
L'avoit mis en piteux état:
Son rossignol n'osoit paroître,
Et sous maints vieux chiffons caché
Pleuroit son antique péché.
Lors le sentant si mal dans ses affaires,
Comme enterré dans un sale chaufson,
Elle se leve; & d'un air furibond
Remplit la chambre de lumieres:
Cette chambre, témoin jadis
Des doux plaisirs qui lui sont interdits.
De toutes parts la salle illuminée,
Et près du lit en un fauteuil postée,
Elle s'écarte indécemment, & met
Le pied droit sur un tabouret
Sur un autre pose le gauche,
Tire brusquement le rideau
Pour réveiller l'homme à débauche;
Puis avec du noir à chapeau,
Au nez de son Ribaud, la Belle
Barbouille enfin la cage de l'oiseau
Qui fredonna si bien pour elle.
Le spectacle étoit curieux:
L'Epoux à peine en croyoit à ses yeux:
Il pensa d'abord que sa tête
Etoit en proye aux erreurs du sommeil:
Le pauvre Diable, à son reveil,
Ne se trouva jamais à telle fête.
Mais se frottant & refrottant
Mille & mille fois la paupiere:
D'ail.

D'ailleurs sa Femme lui parlant,
 Il vit que la chose étoit claire.
 De folie as-tu des accès ?
 Lui cria-t'il presqu'en colere :
 Que fais-tu là? Ce que je fais!
 Tu le sçais bien, répondit la bonne ame,
 En lui jetrant certain coup d'ceil,
 Il est enseveli! ... Ta Femme
 Au sien en fait porter le Deuil.



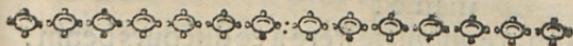
A MONSIEUR
 LE MARQUIS DE C***.
 POUR
 LE JOUR DE SA FETE.

*Ce Seigneur étoit alors à la campagne avec
 deux Dames, dont une ne lui étoit
 pas indifferente.*

SEIGNEUR Marquis, habiter les Cam-
 pagnes
 Tandis qu'on chome ici votre Patron,
 De saint François est-ce honorer le nom?
 Je vois qu'avec vos deux Compagnes
 Vous ne trouvez pas le tems long:
 Sans doute ce Couple s'apprête
 A vous donner pour votre Fête
 Mille Bouquets ornés de fleurs:

De

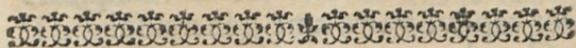
De belles mains il faut tout prendre :
Vous en avez un à leur rendre
Qui vaudra, tout au moins, les leurs.
Que votre amour doit être précieuse
A la Beauté dont les charmes vainqueurs
Ont captivé votre ame généreuse!
Grand nom, vertus, honneurs, succès,
Esprit fécond, dont les moindres essais
Se tracent même une route immortelle :
Où votre Philis verroit-elle
Tant d'avantages à la fois ?
Qu'elle doit vous trouver aimable !
Mais en tous points fussiez-vous adorable :
Vous ne plairiez pas tant, je crois,
Sans le cordon de saint François.



L'AVEUGLE
DES QUINZE-VINGTS.

Aux *Quinze-Vingts*, un Bernardin
gaillard
Se promenant, disoit par raillerie
A son Compagnon: Je parie
Qu'un des Aveugles au hazard
Connoît sa Mere: à quoi Frere Bernard
Répond: Parbieu! je l'en défie:
Or çà, voyons... Pince un peu celui-là,
I Répli-

Répliqua l'autre... Il le pinça
Si fort que n'aimant telle farce,
Au Frater l'Aveugle cria:
Au Diable soit l'enfant de Garce!



LE CARME.

AVEC la Sœur Saint Anaclet
Dix fois sans débrider un Carme l'avoit
fait:

Il alloit commencer l'onzieme,
Quand la Nonnain lui dit tout net:
Je suis lasse, mon fils! Ne l'es-tu pas toi-
même?

Non, répondit le Pere à ce discours benin:
Quinze me fatiguent à peine:
Allons, recommençons, ma Reine!
Glouton! s'écria la Nonnain,
Il te faudroit dix Monasteres.

Moi! Glouton! reprit-il: eh Mignonne!
comment
Nommeriez-vous donc mes Confre-
res?

Je suis le moindre du Couvent.



*LE MAL-AVISÉ,
CAMPAGNARD.*

MALGRE l'avis que j'ai donné n'a guere
A tous Epoux de ne pas coqueter,
Une leçon & saine & salutaire
Ne sçauroit trop se répeter?
Mari! piques-toi de prudence,
Si tu veux que ta Femme en ait:
Veilles sur toi sans indulgence!
Si tu donnois exemple de constance,
Ta sage Moitié le suivroit.
Le redoutable Cocuage
A des autels; mais pas tant que l'on dit:
Je crois qu'il est plus d'un ménage
Où ce Dieu n'a point de crédit.
De l'Hymen, quoiqu'il soit le frere,
Freres souvent se font mal accordés:
Mais une imprudence légère
Plus d'une fois les a racommodés.
Quelque peu qu'on veuille entre-
prendre,
De Cocuage Hymen devient ami:
Souvent encor quand un Mari
A l'honneur du prochain croit tendre
De sûrs filets, c'est lui qu'on voit s'y
prendre.
Qu'alors le bon homme est honni!
Ce Conte-ci va nous l'apprendre.

Messer Eustache, houbereau Villageois,
Tapis dans sa *gentilhommeire*,
Jadis, dit-on, avoit fait choix

De Femme belle & de bonne maniere.

Depuis deux ans, par le serment unis,

Ils habitoient ensemble la Campagne:

Lorsque le rustique Adonis
Se dégoûta de sa chere Compagne.

Que parcellles gens soient cocus,
Il est bien-là; c'est œuvre bonne:

En fait de Cocus, j'en ai vus
Valans mieux qu'eux, & cent fois au-
dessus,

Qui ne sont plaints cependant de per-
sonne.

Ceci soit dit, & rien de plus.

Madame avoit une Soubrette,

Jeune, bien faite, & fille de vertu:

Le Noble, pour tenter Nannette,

Avoit fait ce qu'il avoit pû:

Bien attaqué; bien défendu;

Ses efforts furent inutiles:

Maintes Suivantes en tel cas

Eussent été peut-être plus dociles;

Mais il en est de difficiles:

Là sagesse est de tous états.

Enfin l'entêté Gentilhomme,

Pour n'en avoir le démenti,

Promit bijoux, robes, & bonne somme,

Si l'on vouloit lui faire un bon parti:

Tant

Tant que trouvant sa recherche impor-
tune,

Nannette crut ne faire mieux
Que d'avertir de sa bonne fortune
L'Épouse de notre Amoureux.

Madame Eustache, en Femelle prudente,
Prit la confiance en riant:

Et bien! dit-elle à la Suivante,
Dans la grange donne au Galant
Un rendez-vous; & moi-même, à ta
place,

Sur la brune je m'y rendrai:

Alors, ma Fille, je sçaurai

Le rancer de si bonne grâce,

Qu'il n'aura plus pareille audace.

Fut dit, fut fait: on donne rendez-vous,

Au Soleil couché, dans la grange:

Dans la grange! Soit, dit l'Époux,

Et sur cela l'Infidelle s'arrange,

Et se promet les plaisirs les plus doux...

Mais comme en ce monde tout change,

Du rendez-vous, lorsque l'heure sonna,

Mons Eustache du nez saigna:

Et voyant presque en sa puissance

Des appas dont il avoit souhaité

Toujours en vain la jouissance,

Le bon homme en fut dégoûté.

Du Dieu d'Amour, c'est-là le badinage:

L'obstacle irrite le desir:

Un Amant, flatté par l'image
 Qu'il se fait du tendre plaisir,
 Veut le goûter, quoiqu'il en coûte:
 Il est déjà passé quand il le goûte.
 Messire Eustache, en un mot, peu Galant
 Dédaigna son bonheur présent,
 Au point que dans cette entrefaites
 Après quelques réflexions,
 A son Valet sur la Soubrette
 Il céda ses prétentions.
 Guillaume: lui dit-il, Nannette
 Dans la grange m'attend là-bas:
 Si tu te plais au doux jeux d'amourette,
 Vas à ma place y prendre tes ébats: ...
 Si je m'y plais! oui, parbieu, mon cher
 Maître,
 Répliqua Guillaume à l'instant;
 Vous ne l'entendez autrement:
 Laissez! tout ira bien, peut-être:
 Et cela dit, comme un éclair
 Au rendez-vous Guillaume vole.
 Or, ce Guillaume étoit un drôle
 Frais, vigoureux, gros garçon de bon air,
 Qui, si-tôt qu'il fut dans la grange,
 Sans dire un seul mot, manœuvra
 La Belle qu'il y rencontra.
 Madame Eustache, à l'accolade étrange
 Que lui donne notre Manant,
 Se prête d'assez bonne grace,
 Et s'imaginant bonnement

Que

Que c'est son Mari qui l'embrasse,
Pense devoir profiter du moment.
Autant de pris, se disoit-elle:
Du moins, sous un titre emprunté,
Au rendez-vous aurai-je profité
De l'ardeur de mon Infidelle:
Si bien que n'y cherchant façon,
La bonne Dame y passa tout du long.
Cependant notre Gentilhomme,
Fort content d'avoir envoyé
A sa place Maître Guillaume,
Rioit d'un tour si bien joué:
Mais par hazard rencontrant la Soubrette:
Eh! mon Dieu, cruelle Nannette!
Lui dit le Goguenard Epoux:
Tu n'es donc pas au rendez-vous?
Non, Monsieur: mais, répondit la bonne
ame,
Au lieu de moi vous trouverez Madame:
Elle attend.... Alors l'Houbereau
Court vers la grange, & crie à pleine
tête:
Guillaume! hola, ho! ce n'est pas Nan-
nette.
Ma foi! Monsieur, lui répond le Ribau;
Nannette, ou non, l'affaire est faite.



LA REMONTRANCE.

DEUX Epoux, gens de bon ménage,
Depuis dix ans n'avoient eu même un
feul enfant:

Ils en desiroient ardemment:

Mais pourquoi souhaïter lignée en ma-
riage,

Ou telle chose à l'avenant?

Il n'est rien de plus inutile:

Enfans semblent venir au rebours tout à
point:

En voudroit-on, l'on n'en a point:

N'en veut-on point, l'on en a mille.

Or un dodu Chanoine, ami de la maison,
Faisoit croire au Mari que de toute son
ame

Il prioit Dieu dans l'Oraison

Qu'il rendît féconde sa Femme,

Madame, à quelque tems de-là,

Au grand plaisir de tous, devint enfin
enceinte,

Et d'un garçon ensuite à bon terme aç-
coucha.

Le dévot Couple attribua

Cet enfant à l'Oraison sainte

Du Prêtre si chéri de Dieu:

On dit que par moyen autre que la priere

A cet

M

+ I

A cet accouchement notre homme donna
lieu :

C'est un bruit : mais , du moins , pas n'é-
clata l'affaire :

Il étoit au logis traité comme un vrai pere.
L'enfant grandissoit cependant ;

Et le Personnage sévere ,

Le corrigeant un jour un peu trop vive-
ment ,

Le Mari dit en se fâchant :

Mon cher Monsieur , par saint Antoine,
Mon enfant est à moi : je n'en veux faire
un Moine :

Laissez . . . Non , non , mon cœur ! dit la
Dame à cela :

Vous êtes un ingrat ; sans Monsieur le
Chanoine

Notre Fils ne seroit pas là.

LE DORMEUR.

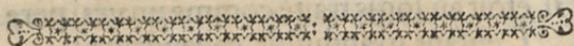
CERTAIN Seigneur étoit chez son
Fermier ,

Et caressoit la Femme du bon homme :

Messire Jean qui sçavoit son métier ,

Faisoit semblant de dormir d'un bon
somme ,

Le Noble part: & son Valet, croyant
 Que Jeandormoit, voulut aussi se mettre
 A manœuvrer: Hola! dit le Manant;
 C'est bien assez de dormir pour le Maître.

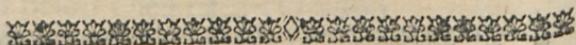


LEMBARRAS DU CHOIX.

JEUNE Pucelle ayant deux Amoureux,
 Tant à son goût trouvoit ce couple
 d'homme,

Que prétendant les épouser tous deux,
 A ce dessein elle écrivit à Rome.
 Sur quoi: prenez, lui dit quelque Gail-
 lard,

Celui qui mieux paroît mordre à la grape:
 Et l'autre, après, pour le faire Cornard,
 Besoin n'aura de dispense du Pape.



ÉPITRE
 DE L'AUTEUR
 A SA SOEUR,
 POUR LE JOUR DE L'AN.

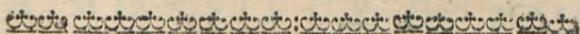
BON soir, ma Sœur, & bonne année!
 Je te souhaite en ton pays
 Une chance aussi fortunée
 Que la mienne est triste à Paris!
 Puisse

Puisse bien-tôt un heureux Hymenée
T'unir au meilleur des Maris !
C'est-là te vouloir en bon frere
Un bien qui vient souvent trop tard :
On languit un peu : mais qui faire ? ...
Cependant, quand tu feras mere,
Souviens-toi que, si par hazard,
Ton fils venoit aux rives de la Seine
Pour gober l'air que respirent nos Rois,
Il ne faut pas le laisser dans la peine
Qui m'accable depuis huit mois.
Chere Sœur ! il m'est impossible
De te la peindre comme elle est :
Apprends qu'une misere horrible
Fait de mon corps ce qu'il lui plaît.
Toujours mélancolique & blême,
Ma face annonce le Carême,
Toujours rongé par le fouci,
Je ne me connois plus moi-même :
Vaut-il pas mieux mourir que vivre ainsi ?
Mon pauvre habit, victime déplorable,
Des caniculaires ardeurs,
Dans une vieillesse honorable,
De deux hyvers a bravé les fureurs :
Ancien témoin de mes malheurs,
Et compagnon de ma misere !
Hélas ! son étoffe légère,
Dont l'âge a terni les couleurs,
Chere Sœur, maintenant à peine
Me met à l'abri des rigueurs

Du

Du triste Dieu qui fait gèler la Seine.
Si malheureux est mon destin,
Que quelquefois sans pain le jour se passe ;
Sans pain !... vas-tu dire :... oui, sans
pain ;
Encor du Ciel est-ce une grande grace
Quand il m'en vient le lendemain :
Le Soleil, avant que ma faim
Trouve de quoi se satisfaire,
Fournit souvent une double carrière...
Mes bas jadis noirs, qui, dit-on,
Furent des Nôces de mon Pere,
Ne vont que jusqu'à mon talon ;
Et dans cette saison mortelle
Mon pied tout nud loge dans un soulier,
Qui fut contraint le mois dernier
De laisser sa vieille femelle
A la porte d'un Savetier.
On n'a lavé mon unique chemise
Rien qu'une fois depuis l'été ;
Et par les trous de ma culotte grise
On voit passer ma pauvre humanité :
Mon logement, qu'on dit chambre garnie,
Est nid à rats, juché dessous les toits ;
Et de leur tendre symphonie
Messieurs les chats m'y regalent par fois.
Une lucarne est ma fenetre ;
Une natte me sert de lit,
Ma couverture est mon habit,
Et ma chaise un vieux tronc de hêtre.
Voi-

Voilà, chere Sœur, à la lettre
Comme en ces lieux ton frere vit:
Il patiente, & quelquefois il jure:
(On pourroit bien jurer à moins:)
La rigueur du froid qu'il endure,
Le fait jouer aux quatre coins,
Quand, dans sa chambre, il se croit sans
témoins.
Plaise bien-tôt au Ciel finir mes peines!
Ce sont-là les seules étrennes
Que je demande en bon Chrétien:
Traiteroit-il plus mal un Infidelle?
Non, fût-il même Algerien....
Mais la nuit tombe, & je suis sans chan-
delle;
Adieu, ma Sœur, portes-toi bien.



LE FERME PROPOS.

UN Mousquetaire au sacré Tribunal,
Le Mardi-Saint disoit sa ratelée,
Et de jurons le Pénitent Paschal
Avoit déjà sa coulpe défilée.
Ah! quels péchés! reprit le Confesseur:
En êtes-vous contrit au fond du cœur?
Il ne faut plus renier de la sorte:
Promettez-moi:.. oui, je vous le promets,
Dit-il: morbleu! que le Diable m'emporte,
Mon Réverend, si je jure jamais.

LE B U V E U R.

UN Créancier harceloit un Bûveur :
Il faut payer, ou venir en Justice,
Lui crioit-il: pour vous rendre service
J'ai fait, Monsieur, venir un Exploiteur ;
Il vendra votre marchandise
Et vos nippes sans bruit... Tant mieux,
Dir le Bûveur ; je n'ai qu'une chemise :
Qu'il la vende, & nous la boirons tous
deux.

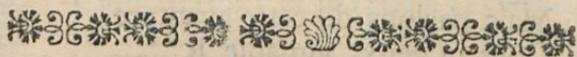
L'EPOUX A LA MODE.

CERTAIN Chevalier de bon ton,
Cocufloit un Epoux à la mode,
Et donnoit seconde leçon
A sa Vénus, quand le Mari commode
Tout-à-coup surprit son gibier,
Et le trouva justement dans le gîte...
Toujours galant, Monsieur le Chevalier !
Dit-il, en fuyant au plus vite.



L'AUMONE.

A L'huis d'un Couvent de Cithere,
Un Franciscain qu'étoit besace au dos :
Dieu vous aide ! dir la Tourriere :
Mon Réverend, laissez-nous en repos !
Mais Dieu veut qu'on fasse l'Aumône,
Reprit le Frere... Il parle en bon Chrétien,
Qu'il entre, cria la Matrône,
Et prenne ses ébats pour rien.



LES DEUX SANTÉS.

A MONSIEUR DE R**.

M..... D. R. .

C'EST une Muse & badine & légère
Qui m'a fait rimer jusqu'ici ;
Mais à présent le desir de te plaire
M'inspire , généreux R**.
A tes bontés mon cœur sensible
Voudroit pouvoir les meriter ;
Mais un destin , toujours horrible,
Jusqu'à ce jour l'empêcha d'éclater.
Sa timide reconnoissance
N'ose se montrer qu'en tremblant :
L'in-

L'infortune, si rarement,
 Trouve un Ami dans l'opulence,
 Qu'afin de le rendre constant,
 Sur ses bienfaits il faut le plus souvent
 Affecter un prudent silence.
 Tu n'es pas de ces Amis-là;
 Un Malheureux peut sans rien craindre
 Paroître sensible & se plaindre;
 Tu n'en es moins généreux pour cela.
 Apprends aussi que d'un secret hommage
 Mon cœur ne fut jamais content;
 Rien ne le flatte davantage
 Que de publier ce qu'il sent...
 Mais parlons de cette aventure
 Dont tu veux, aimable R**,
 Que je trace ici la peinture:
 Tu le veux: je le veux aussi:
 Un Poète est fort enclin à médire;
 Quand il mord on aime à le lire:
 Tu sçais pourtant qu'en certain cas
 Vérité n'est pas bonne à dire.
 Si ce Conte-ci, dont pour rire
 Tu m'as donné le canevas,
 Regarde un Cocu d'importance,
 Il ne s'en amusera pas.
 Cependant en vain je balance;
 Tu l'ordonnes, & je commence.

Jadis à certain Financier,
 Homme entendu dans son métier,
 Fut

Fut mariée une jeune Pucelle:
Pucelle! dira quelque Sot;
La chose est-elle bien réelle?
Maudit Censeur: Eh! passons sur le mot!
Pucelle, ou non, tu nous la donnes belle:
Toujours est-il qu'à la première nuit
On la mit en œuvre pour telle,
Et qu'une fois pour tout cela soit dit.
Notre Epousée étoit aimable:
Beaux yeux, air vif, maintien char-
mant,
Teint de roses, gorge admirable,
Cuisse ferme, & le reste à l'avenant;
Le Financier la trouvoit adorable,
Si bien que l'histoire fait foi
Qu'il sçut la régaler en Roi.
Las enfin, il dormit à l'ombre
Des lauriers qu'il avoit cueillis:
On n'en sçait pas exactement le nombre,
Nul Auteur ne nous l'a transmis:
Qu'y faire? Mais, à mon avis,
Dire que des efforts du Sire
On fut satisfait: c'est tout dire.
La Belle aussi profitoit du sommeil
A côté de son cher Athlète,
Et déjà l'Aurore étoit prête
D'enharnacher les chevaux du Soleil,
Quand le tonneau qu'on avoit mis en
percé,
Ayant perdu son faucet par malheur,

K

Ne

Ne retient plus sa liqueur, & la verse
 Sur notre vigoureux Dormeur.
 Quelquefois un texte sans glose
 Met le Lecteur dans l'embarras:
 Ainsi, pour expliquer la chose,
 Madame pissa dans les draps.
 Le Jouëur s'éveille: il se lève,
 Et va conter à la Mere son cas:
 C'est une habitude, & j'endeve
 Qu'elle ne s'en corrige pas,
 Dit la Maman: mais elle est mariée,
 Guerissons-la de ce mal là:
 De verges çà prenons bonne poignée,
 Et sans pitié fouettons-la:
 Pour la changer il ne faut que cela:
 Allons, mon Gendre, allons, reprend
 notre homme:
 Nos gens partent de bon accord,
 De l'Epousée ils vont troubler le somme:
 L'un tient les pieds; & l'autre, sans re-
 mord,
 (C'étoit la Mere) au plus beau des der-
 rieres
 Ose appliquer trente coups d'étrivieres.
 On dit que la Belle en pleura,
 Que le Voisin se sentit de l'outrage,
 Qu'avec Hymen Amour en murmura;
 Qu'ils parlerent par-ci par-là
 De s'adresser à Messier Cocuage...

Pour

Pour moi, comme eux, j'eusse fait rage;
Car des charmes tels que ceux-là,
Méritoient bien qu'on en fit autre usage.
Très-mal en point la Nymphé se leva,
La larme à l'œil, la rancune dans l'ame:
Or la rancune est un vice maudit;
Et quand sur-tout il possède une Femme,
Le cher Epoux tôt ou tard en pâtit.

Dans la chambre notre Mutine
Boude seule tout le matin:
Pour dîner on l'appelle en vain;
A ne bouger elle s'obstine.
Femme en courroux jamais ne dîne.
Certain Baron, homme du tems,
Héros fameux dans les ruelles,
Et Consolateur des Femelles,
Mangeoit ce jour-là chez nos gens.

On le pria d'engager la Boudeuse
A venir faire à table ses honneurs:
Un Petit-Maître a l'ame généreuse:
Il va, la trouve tout en pleurs;
Il s'attriste par bienfiance,
Il tient quelques propos flatteurs,
On lui répond par complaisance:
Il presse tant, qu'on lui fait confidence
Du sujet de tant de douleurs.

J'ai juré même, ajouta l'Epousée,
De ne sortir de ce lieu-ci
Que quelqu'Ami ne m'ait vengée
Du mauvais cœur de mon Mari.

C'étoit assez expliquer sa pensée:
Quand une Belle désolée,
Pour son Epoux demande ainsi du bois,
Elle n'est gueres refusée;
Aussi, sans en faire à deux fois,
Notre Baron, d'une maniere honnête,
Dans le moment appointa sa requête.
Le Financier de cornes fut pourvu;
Il en eut dose raisonnable;
Et quand dûment on le pensa Cocu,
Nos Champions vinrent se mettre à table.
De les y voir l'Epoux étoit ravi,
Sa Moitié fut d'une gaité charmante:
Avoir joué quelque piece au Mari,
Doit, en effet, rendre Femme contente.
Par reconnoissance il fêta
Le Consolateur de sa Femme;
En s'égayant il le félicita
De son crédit sur l'esprit de Madame;
Puis, par trop d'ingénuité,
Aux Convives, d'un air maussade,
Ayant plein verre présenté:
A la santé du Cul-fouetté!
Dit-il, en avalant razade:
Alors, pour lui faire raison,
La Nymphé, tournant la prunelle,
Et trinquant avec le Baron:
A la santé du Cocu! répond-elle.

L'INTREPIDITÉ DU FROC.

UN Paillard enfroqué lardoit sa Pénitente.

L'Epoux surprit notre Couple amoureux;

Mais l'autre n'en bourroit pas moins sa Patientte,

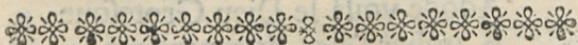
Lors au Ribaud le Mari furieux:

Tu vas mourir, dit-il, dans un supplice affreux!

Quitte pourtant ta Monture, & dépêche!

Non, morbleu! s'écria le Moine généreux:

S'il faut perir, periffons sur la brèche.



REMEDE A L'AMOUR.

MALGRE l'orgueil de l'humaine Nature,

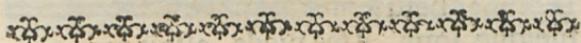
C'est quelquefois à de heureux hazards Qu'elle doit ses plaisirs, ses talens & ses Arts;

Témoin celui de la Peinture,

Témoin le Conte que voici.

Au tems jadis un Amoureux transi
S'étoit coëffé d'une Cruelle;
Flore (c'étoit le nom de notre Belle)
Du Soupirant n'avoit aucun souci;
Le pauvre Gars l'en aimoit davantage:
Mais comment de ses fots desirs
Dissiper l'éternelle rage?
Gentil Amour faisoit tapage,
Et pour finir ce gênant badinage,
Le Drôle vouloit des plaisirs:
Dès ce tems-là c'étoit l'usage,
Pour les calmer, de remplir ses desirs.
Quel embarras! & quel moyen d'é-
teindre
Ce feu dont il est dévoré!
Un jour qu'étendu sur un pré
Il ne cessoit de gemir, de se plaindre;
Il s'avisa de mettre voile au vent.
Adonc voilà le Dieu Grotisque
A gober l'air, & cependant
De redoubler son manège burlesque,
Langage obscur pour l'Amant rudoyé:
Lorsqu'un Frêlon, passant par aventure,
Voit de l'Amour l'étendard déployé,
Et vous lui fait une vive piquûre.
Le Berger crie; & sur ce nouveau mal,
Vite il apporte une main vengeresse,
Chasse d'abord le léger animal,
Frotte l'endroit où l'aiguillon fatal
Avoit porté la douleur qui le presse;
Tant

Tant & si bien le remede opera,
Que de ses sens la Volupté maîtresse,
Vous le plongea dans une douce
yyresse,
Dont le Berger mollement expira,
Et puis revint pour expirer encore ;
Car au remede il avoit pris du goût.
Faites la fiere à présent, belle Flore !
Le beau Berger sçait suppléer à tout :
De son secret je ne suis pas l'Apôtre,
Je ne dis pas qu'on y borne ses vceux ;
Mais, à dire d'Experts, il en vaut bien un
autre :
Je le conseille aux Amans malheureux.

*LA FAUSSE AGNÈS.*

A Sa Moitié, qu'il croyoit être neuve,
Lubin disoit: De si gentils ébars,
On le voit bien, Life n'a fait d'épreuve:
A ce jeu-ci, quoi! n'aller que le pas!
Il faut aussi que la Femme s'émeuve;
Et le plaisir à son joli tracas,
Veut que sur-tout son sexe s'associe:
Bons Dieux! dit-elle, on n'y répugne pas,
Mais on ne sçait que faire en pareil cas;
L'un le requiert, l'autre ne s'en soucie.

LA DEVOTE PREVoyANTE.

UNE Dévôte, ayant un double
 cierge,
 S'avançoit près d'un saint Michel:
 Sa Fille accourt, & lui dit: Bonne Vi-
 erge!
 Vous n'êtes pas avare pour l'Autel.
 Deux pour un Saint! Quelle idée est la
 vôtre?
 Mais, dit la Vieille, ils sont deux: que
 sçais-tu?
 Si celui qu'aujourd'hui nous voyons ab-
 batu
 Quelque jour, à ses pieds, alloit renver-
 ser l'autre,
 Mon cierge alors ne seroit pas perdu.

*LE JOUEUR A COUP SUR.*

UN Prêtre des faux Dieux (& chacun
 verra bien
 Qu'un pareil tout ne peut être Chré-
 tien.)
 Ce Prêtre donc, un certain jour de Fête,

Vou-

Voulut avec son Dieu jouer à pile ou tête
A qui paioit fille, pinte & fagot.
Mon offrande du jour est, dit-il, fort
honnête;

Si le Dieu perd, elle paira l'écot.

Tête pour moi: la médaille aussi-tôt

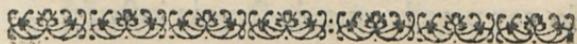
Vole, revient; maistête qu'il demande

Ne paroît point, & le Dieu ne perd pas.

Que fait le Prêtre? un bon & grand
repas,

Avec Fillette experte aux doux ébats,

Boit du meilleur, & paye avec l'of-
frande.



E P I T A P H E,

Ci gît l'impudique Clarice,
Cette Héroïne de coulisse,
Qu'on a vu Fille sans honneur
Avant qu'elle devînt Actrice,
Comme on est Bachelier avant d'être
Docteur.



E P I G R A M M E.

LORSQUE Rousseau, dans un Conte
gaillard,
Dit qu'en amour une jeune Novice
Vaut moins que Femme habile à l'exer-
cice;
Je ne suis pas de l'avis du Paillard,
Et j'aime mieux un Tendron à séduire,
Que Prude experte en l'amoureux déduit.
Pourquoi? pour ce que bien mieux vaut
instruire,
En cas pareil, que de se voir instruit.



LE SILENCE ELOQUENT.

AU Lansquenet quelques Joueurs per-
doient,
Mots Grenadiers & blasphêmes trot-
toient,
Le tout en chœur: fors un, à qui la perte
Sembloit égale, une main dans son sein,
Payant de l'autre, il avoit l'air ferein.
Verges des Dieux! ce qui me déconcerte,
Dit un Perdant, c'est ce beau sang froid-
là:

Rien

Rien ne l'émeut; apparemment qu'il a
D'un Publicain chez lui la caisse ouverte,
Eh! non, Messieurs; mon dernier écu va:
Puis leur tirant de dessous sa chemise
Ses doigts, chargés & de sang & de chair,
Que de son flanc il venoit d'arracher:
Amis, dit-il, chacun jure à sa guise.



LE GALANT
QUI FAIT SON SALUT.

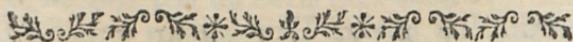
Pour une dévotte Pucelle
Certain Marquis avoit le cœur feru;
Depuis deux ans qu'il traitoit avec elle,
Le saint Tendron n'accordoit rien au Dru,
Or ignorant la lune de la Belle,
Il alloit être un jour heureux Amant,
Quand tout près de ce doux moment,
Je me damne, dit la bonne ame.
Lui qui voyoit, de l'objet de sa flamme
Le périodique accident,
Lui répondit en s'enfuyant:
Et moi, je me sauve, Madame.



LE DELICAT.

QUE craignez-vous? disoit un Loyoliste
liste

A certain Gars qu'il fuiroit à la piste:
Quoi! le péché vous fait-il tant de peur?
Non, dit le Gars, c'est la douleur.



L'HEUREUX JANSENISTE.

A Certain homme un Loyoliste un jour
Etabliſſoit, par constante maxime,
Que le péché mignon de Duchauffour,
Auprès de Dieu n'étoit compté pour
crime:

Il le prouva par Sanchez, Escobard:
A tout cela l'autre n'eut mot à dire;
Sur quoi voilà l'étincelant Cornard
Qui vous le happe, & lui veut introduire
Ce que ſçavez: notre Sucube alors,
Prêt à ſe voir entrer le Diable au corps,
Dir par hazard, qu'il étoit Janseniste.
Vous Appellant! vous fils de Lucifer!
En reculant, reprit le Moliniste,
Ah! mon plaisir eût merité l'Enfer.

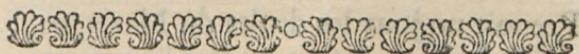
LE CARDINAL CANONISÉ.

ADVINT qu'à Rome, achevant sa carrière,

Un Cardinal, afin d'être fêté,
De tous ses biens fit l'Eglise héritière,
Par quoi le Pape eut bien-tôt exploité
A Monseigneur un Bref de Sainteté.

Entre le grand Diseur de patenôtres,
Et les Parens, survinrent grands débats;
Lors il leur dit: J'ai fait Saint un des vôtres,

Et qui pourtant ne le méritoit pas.

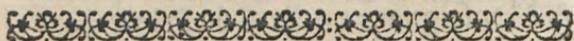


LA FAMILLE A TALENS.

CERTAIN Blondin, d'esprit assez épais,
Vantoit par-tout les présens à lui faits
Sur certain point par la bonne Nature,
Et fier d'iceux exaltoit leur mesure.
Pour leur prouver qu'il ne mentoit en rien,

Il se monroit; voyez, regardez bien:
Quelqu'un de vous a-t'il meilleur partage?
Tous, d'une voix, lui cedent l'avantage.
Ceci n'est rien près d'un mien Oncle Abbé,
Dit-

Dit-il, le Drôle est bien mieux partagé,
 Mais d'en parler à présent il n'a cure,
 Car le Paillard vise à la Prélature:
 Pour mon Papa c'étoit encor bien mieux.
 Homme ne fut onc si prodigieux;
 Jamais ne sçut, quelque effort qu'il pût
 faire,
 En son vivant, entamer feue ma Mere.



*IL FAUT
 QUE TOUT FINISSE.*

MESSIRE Alain, sur sa Moitié,
 Prenoit un jour les droits du Mariage:
 On frappe, il faut quitter l'ouvrage;
 Et voilà le benêt sur pié!
 Entre son frere: & cependant notre Eve,
 Que le serpent avoit mise en fureur,
 L'œil enflammé d'une lubrique ardeur:
 Je suis à vous, dit-elle, je m'acheve.

F I N.











107377

S

AB 107377

X2P2PZ9P

DL 2624ⁿ







Des Bieff, Louis
Marius, Gabriel

LE

CABRIOLET.

AVEC LE

PASSE-TEMPS

DES

MOUSQUETAIRES,

OU

LE TEMPS PERDU.

PAR M. D. B * *.

0000

inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

